

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS

Pour la France :
Un an. 8 fr.
Six mois. 4 fr.

Pour l'Étranger :
Un an. 10 fr.
Six mois. 5 fr.

APRÈS LA FÊTE

Les derniers flonflons de la Victoire s'apaisent. Les derniers échos du dernier coup de canon se sont tus déjà... et voici que l'un des principaux auteurs du feu d'artifice disparaît de la scène du monde. Isvolsky est mort le 16 août... cinq ans trop tard, dit le Journal du Peuple.

C'est une façon de voir. Et d'abord le 16 août 1919 le mal était. La malaisance d'Isvolsky remonte beaucoup plus haut. On a cité à propos de ce bandit slave quelques phrases de Jaurès, plus ou moins authentiques et l'humanité fait allusion à ses tractations avec l'Autrichien d'Aehrenthal.

Sans savoir ce qu'a dit exactement Jaurès à propos des « quarante millions de pourboire que n'aurait pas versés, après les avoir promis, M. d'Aehrenthal en échange du consentement russe à l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine », on peut affirmer, une fois de plus, à cette occasion, qu'il est mensonger de situer tous les actes inévitables engendrés de guerre à l'actif du même groupe. Ainsi que l'a dit La Rochefoucauld : « Ces querelles ne dureraient pas longtemps si les torts n'étaient que d'un côté. » Or la guerre a duré cinq ans !

L'impérialisme russe ayant été battu par le Japon aidé de l'Angleterre à Port-Arthur, à Tsushima et à Moukden, sa force centrifuge, comme disait Trotsky, se tourna vers Constantinople, Sublime Porte, de cette Asie jadis peuplée de 300 millions de consommateurs possibles et vers laquelle convergent les appétits mercantiles et rivaux de ces bons gouvernements européens.

Mais à Stamboul en outre de la jeune Turquie, veillait l'impérialisme habsbourgeois contre lequel on mobilisa le fanatisme panserbe.

La fameuse ligue *Narodna Obrana* alimentée d'or et d'expédients « travailla » consciencieusement à Sarajevo. Les diplomates du tsarisme pouvaient être contents, Isvolsky en tête : l'Europe allait flamber selon la prophétie d'Elisée Reclus, allumée par l'étincelle qui courait dans les Balkans.

Mais si les intrigues panslaves favorisées par l'Entente cordiale furent en se heurtant au *Drang nach Osten* du *Mittel-Europa* la cause principale du conflit il ne faut pas perdre de vue les squalides plus faibles qui ne furent ni moins malveillants ni plus innocents : « Comme si la revendication germanique et la revendication slave qui se heurtent sur tous les terrains, ne suffisait pas à accumuler les risques de guerre, les traités secrets passés par la France de 1902 à 1914 et dont l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie sont responsables au même degré qu'elle-même, ont ébranlé et ruiné le statu quo méditerranéen et par là aussi le statu quo continental. » (1)

Nul n'ignore que ces fameux traités ou plus exactement accords étaient l'œuvre du petit Delcassé lequel dirigeait « sans interruption depuis dix ans la politique extérieure de la France. » (2)

Or l'affaire du Maroc qui en 1905 fait-il amener la guerre ne prenait une importance réelle que si on la rattache aux grandes compétitions économiques qui divisaient en deux groupes hostiles les satellites de l'Angleterre : Russie, France, Italie, Serbie, etc., et les satellites de l'Allemagne : Autriche, Turquie, Bulgarie, etc. Tout se tient dans ce que Paul Louis appela judicieusement la *politique des dénouilles* et la conquête du Maroc fut suivie de celle de la Tripolitaine par les Italiens, et de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche.

Delcassé en précisant par sa politique d'encerclement du germanisme l'idée de Revanche incluse dans le Boulangisme fut le réalisateur continental du vaste projet du roi Edouard VII, lequel était au plus mal avec Guillaume II, d'abord par suite de la formidable rivalité économique des capitalistes anglais et allemands, et aussi : « A la suite de réflexions irrespectueuses et trop publiques faites jadis par Guillaume II sur une dame qui se trouvait toujours par tout où allait Edouard VII et dont la société lui plaisait au point qu'il la faisait inviter dans toutes les maisons qu'il daignait honorer de sa présence. Ce détail est si connu de toutes les personnes ayant eu quelques rapports avec les Cours de Saint-James ou de Berlin qu'il n'y a aucune indiscretion à le rappeler. » (3)

J'ajouterais que le gnome Delcassé, complice d'Isvolsky se laissa prendre, lui aussi, au charme des Cours et des salons puisque ce diplomate de la démocratie adressait à Petrograd (on disait alors Pétersbourg) des vers (1) à :

(1) Paul Louis : La Politique des dénouilles *Mercure de France*, 1^{er} septembre 1912.

(2) Francis Delaisi : La Guerre qui vient.

(3) Le Correspondant, 10 décembre 1912 : L'Allemagne et la guerre des Balkans.

Mademoiselle de Montebello... C'est nous qui sommes les princes !

Les différentes intrigues, rapines ou conquêtes qui amenèrent la guerre européenne forment comme le tissu complexe d'un immense filet, mais il y a dans ce réseau des nervures centrales auxquelles tout le tissu se raccroche et qui en forment l'architecture. Plus on étudie les faits et les hommes de cette triste époque, plus on constate que tout se tient et se rattache à cet axe : la rivalité économique et mondiale de l'Angleterre et de l'Allemagne et en second lieu rivalité des satellites Russie et France contre l'Allemagne et l'Autriche par l'Alsace-Lorraine et le Maroc d'une part, la question d'Orient de l'autre.

Il y a aussi les causes accessoires, les impérialismes italien, grec, serbe ou bulgare ; mais ce sont là des rapaces de petit tonnage et qui naviguent dans le sillage des grands squalides allemands, britanniques ou slaves.

Le plus étonnant est que nos bons patriotes socialistes (?) qui savent tout aussi parfaitement que nous à quoi s'en tenir sur toutes ces questions ont paru durant cinq ans et semblent encore aujourd'hui s'en préoccuper assez peu.

Sans doute attendent-ils l'autorisation des « Pouvoirs publics » pour poser la question des responsabilités. Devant pareille attitude on déplore plus que jamais la disparition du fameux « point d'Ironie » jadis inventé par Alcandre de Brahms !

Isvolsky est mort... voir les électeurs. Isvolsky est mort... voici les élections, en janvier prochain le septennat de l'illustre Poincaré prend fin. Delcassé est rentré dans l'ombre : les responsables se débattent ainsi à un à la justice. Les peuples intéressés éternellement dupés, éternellement indifférents ou soumis permettront-ils que l'histoire s'écrive selon les mensonges répandus à profusion pendant les six mois de bourrage de crâne ?

GENOLD.

A nos Amis

« LE LIBERTAIRE » BI-HEBDOMADAIRE

Nos lecteurs et amis ont pu se rendre compte, par notre situation financière parue dans le dernier numéro, de notre succès qui va se précisant et s'amplifiant de jour en jour. C'est grâce à l'effort de tous, nous nous hâtons de le dire, que nous sommes arrivés à un tel résultat. Et si l'état de notre caisse est très satisfaisant, l'augmentation de notre tirage, de nos lecteurs, de nos abonnés (plus de 1200 présentement) ne l'est pas moins.

Mais cela ne suffit pas. Il faut faire mieux. Aussi songeons-nous, dès maintenant, à faire paraître aussi que cela nous sera possible « Le Libertaire », bi-hebdomadaire. Ce sera l'achèvement, lent mais certain, vers le « Quotidien Anarchiste ».

Pour cela, il faut que le chiffre de nos abonnés augmente encore. Il ne nous en faudrait pas moins de 2.000. Et une assez grosse somme d'argent serait nécessaire — plusieurs milliers de francs au moins.

C'est pourquoi, dès maintenant, en dehors de la souscription régulière pour les quatre pages, nous ouvrons une souscription spéciale dont le montant, lorsqu'il sera devenu suffisant servira au lancement du « Libertaire » bi-hebdomadaire.

Donc, camarades, si vous voulez que la presse anarchiste, et votre Libertaire, prenne dans le mouvement social, la place, le rôle qui lui incombent, n'hésitez pas à faire dès aujourd'hui tous vos efforts pour l'œuvre qui nous est commune.

AMIS ET COLLABORATEURS DU « LIBERTAIRE ».

Toujours l'arbitraire

Un de nos bons camarades, militant actif, Louis Dièvre, vient d'être expulsé de Paris d'une façon abominable. Et cette mesure d'expulsion s'adresse non seulement à lui, mais aussi à sa femme et son enfant qu'on rend responsables du même coup des « méfaits » du mari et père.

Son crime ? Il est accusé par la police parisienne de propagande bolcheviste dans son quartier, et comme on n'a pu trouver le moyen de l'inculper en vertu des lois qui nous régissent on a trouvé l'expédient de l'expulser, lui et sa famille, en province. C'est tout simplement canaille et... malade !

Car notre camarade n'abiquera pas pour si peu et continuera en province la propagande qu'il avait si bien commencée à Paris.

Neanmoins, il était bon de démontrer une fois de plus, pour que nul ne s'ignore, les façons de procéder de nos gouvernements envers ceux qui les gênent.

J'ai dit qu'il avait lieu à la Cluserie des Lilas une conférence par le poète Paul Costel. « Le poète doit-il être international ou national ? Non, humain. » Le sujet était très innocent. Cependant, la police de Clemenceau l'interdit, sous prétexte que la réunion n'était pas prévue.

Doux pays ! aurait dit Forain, où la poésie même est ennemi du gouvernement.

P. Costel protesta vigoureusement et bien inutilement, sans doute contre ce nouvel acte d'arbitraire, car il en est tant — voir la réunion des terrassiers à Vaugram. Y aurait-il une poésie gouvernementale à défaut d'une poésie nationale, internationale ou humaine ?

L'Hommage aux Morts

RETROSPECTIVE

Demain, ceux qui tremblaient déserteront leurs caves
Et se dépêcheront de paviser leurs toits,
Plus ils auront eu peur, plus ils auront l'air brave
En gaulant comme des poulets !
Ils seront les premiers à redresser la tête
En menaçant du poing le front de l'étranger,
Et les morts — pauvres morts ! — feront aussi la fête,
Car c'est pour eux qu'on va chanter !

DEUXIEME COUPLET CENSURE

Après avoir versé des pleurs de crocodile
En évoquant un peu l'image des absents,
Il faudra bien le soir illuminer la ville
Et divertir ses habitants !...
Il faudra bien montrer que l'homme est une bête
Qu'un beau feu d'artifice empêche de penser ;
Et les morts — pauvres morts ! — feront aussi la fête
Car c'est pour eux qu'on va danser !

Du pain, les jeux du cirque et l'amour du panache,
Jusqu'à l'égoïsme sans trêve et sans merci :
Tous ces pantins joyeux sur qui le peuple crache
N'ont jamais eu d'autres soucis
Et les morts — pauvres morts ! — que leur gaieté soufflette,
Diraient, s'ils pouvaient voir et ils pouvaient parler,
D'attendre que les vers, qui font aussi la fête,
Aient achevé de les manger !

13 juillet 1919.

Eugène BIZEAU.

PATRIOTISME

On a tué un soldat français à Berlin, une victime de plus, pas la dernière, à ajouter à l'immense liste, un nom de plus à placer sur un tableau d'honneur ! Encore des parents dans la douleur !

A cette occasion les agents des profiteurs de guerre, les chacals du nationalisme, les bergers des parquages de moutons ont guélu l'intérêt de « Boche ». Evidemment. Pour l'intérêt de ces individus il faut que le « Boche » ait tous les défauts et tous les vices ; et les Français toutes les qualités et toutes les vertus : comme eux par exemple !

Naturellement ces patriotes ne pouvaient pas nous dire que l'assassin de Berlin était leur propre victime, si leur crétinisme égale leur mauvaise foi (pourquoi pas ?) ils ne s'en doutent probablement pas.

Leur victime à eux patriotes, parce que patriotes.

Ce n'est assurément pas un anarchiste, un révolutionnaire qui a fait le coup. Ceux-là ont une autre besogne à accomplir, leur ennemi n'est pas le soldat Manheim, mais bien plutôt son assassin.

Son assassin, sans nul doute une brute ivre de chauvinisme, de patriotisme, victime lui aussi de la littérature (si l'on peut dire) et de la presse pangermaniste, ces sœurs siamoises de la littérature et de la presse de nos nationalistes diis intégraux !

Victime comme Villain le fut, et avec plus de « raisons » dans son déraisonnement, car il frappait un « ennemi », un « soldat, vainqueur foulant le sol de sa patrie, meurtrier, vainqueur ! »

Villain n'a tué qu'un « traître ». Son acte fut moins « noble » que celui de l'assassin de Berlin. Et cependant il fut lavé de son crime par les patriotes du jury.

Renversons les rôles de la « Victoire » : le « retré boche » foule le sol parisien, un caméléon du nationalisme tue une « brute teutonne ». C'est alors la joie, la satisfaction dans le clan des patriotes de ce côté !

C'est d'ailleurs ce qui s'est produit à Nancy, ma ville natale, pendant l'occupation allemande après 1870. Des soldats allemands ont été, de ci, de là, assassinés par des patriotes, et la grande joie de leurs congénères, et sans doute que leurs semblables d'outre-Rhin hurlaient comme hurlent les nôtres aujourd'hui.

Tous patriotes du monde entier sont les pareils, un sentiment surtout leur est commun : la haine, la méchanceté.

Ils dressent, ou on leur dresse un tableau hideux de ceux qui sont désignés comme ennemis, et que l'on charge de tous les péchés d'Israël. On cultive la haine, on détermine la méchanceté. Et ce sont ces mêmes individus au fond crapuleux, qui feignent l'indignation et le courroux devant un acte logique et absolument conforme à leurs théories.

Les malins de ces bandes s'en foutent, au fond de leurs victimes puisque l'idéal (!) qu'ils préconisent, les haines qu'ils sement doivent aboutir aux massacres, ils n'exploitent le « cadavre » que pour mieux en préparer d'autres.

Les malins n'opèrent pas. A eux les profits, mais pas les risques. Ceux-ci sont pour les exaltés, les impulsifs, les croyants ; premières victimes des malins.

Pauvres victimes, lesquelles, le cas échéant, seront reniées par leurs « bourreurs », pour ces derniers recourent des responsabilités. C'est ce que nous vîmes au procès de Villain.

Les hommes, les femmes qui ne s'en moquent pas des victimes, ceux qui voudraient, qui veulent, que l'on n'en fasse plus, ce sont, au sein de chaque nation, les adversaires irréductibles du patriotisme ; les pacifistes, les internationalistes. Ce sont surtout ceux qui attaquent le mal à sa base, veulent renverser le désordre capitaliste qui n'est qu'une guerre permanente entre nations, et aussi entre individus et groupes au sein de chaque nation.

Ceux-là seuls qui sentent les meurtrissures et les misères des humains et qui savent que ces plaies ne sont pas fatales, déplorent les innombrables victimes de la bêtise, de la crapulerie et des institutions actuelles. C'est même ce sentiment d'altruisme qui est leur raison d'être, tout au moins en grande partie.

Mais les nationalistes qui semblent pleurer sur les cendres du soldat Manheim ne peuvent être des nôtres, ils sont contre nous, contre nos conceptions : ils veulent régner en maîtres, nous voulons l'équivalence ; ils divisent nous voulons rapprocher ; ils veulent des riches orges dominants les travailleurs pauvres, nous voulons tous les valider au travail et à table ; ils mentent, dupent et trompent ; nous nous voulons la vérité : ils veulent étouffer la pensée, nous sommes pour la liberté.

Ils ont 25 millions de cadavres sur ce qui leur sert de conscience, des ruines fantastiques et ils veulent continuer.

Que l'on tue ! que l'on massacre ceux de la bas, qui ont établi la société, au banquet de laquelle il n'y a pas d'invités convives ! Tel est le cri de ces bandits, dont le crime est la naïveté.

V. LOQUET.

P. S. — Un de ces jours le *Matin* nous annoncera que les bolcheviks se repaissent de la chair des enfants. Ainsi abâtissent la nation ceux qui prétendent la défendre ! Pour le moment le perversité sus-cité ne nous parle que d'assassinats de petits enfants malades par les bolcheviks !

V. L.

DIMANCHE 24 AOUT

Grande Balade

des Amis du « Libertaire »
A VILLENEUVE-SAINT-GEORGES
AU PARC DE BEAUREGARD

Rendez-vous à 8 h. 1/4 à la gare de Lyon.
Départs à 8 h. 40, 9 h. 10, 10 h. 09.
Retours à 7 h. 53, 8 h. 04, 8 h. 36, 8 h. 54.

CAUSERIE PAR UN CAMARADE
JEUX, DIVERTISSEMENTS
CONCERT

Des flèches indiqueront le chemin.

Les camarades feront bien d'apporter leurs provisions et leurs caleçons de bain.

POUR LA PROPAGANDE AUX CHAMPS

Des camarades paysans nous écrivent s'étonnant de ne pas nous voir faire suffisamment pour la diffusion de nos idées dans les campagnes, parmi les travailleurs de la terre. Ces camarades sont certes bien intentionnés en nous envoyant leurs suggestions, en nous fournissant des indications sur la vaste besogne qu'il y a à accomplir au sein des campagnes. C'est une question d'une trop grande importance, suffisamment grosse de conséquences, pour que chacun d'entre nous ait à cœur de l'étudier et s'efforce à la solutionner.

En effet, si l'ouvrier des villes, consciemment ou non, se trouve gagné en grande partie aux idées d'émancipation et marcherait dans sa généralité, à la faveur de certaines circonstances, comme l'ont fait ses frères de Russie, d'Allemagne, de Hongrie, pour la *Révolution*, on ne pourrait en dire de même du « cul terreux » qui se trouve toujours réfractaire, par ignorance, aux idées nouvelles, aux idées révolutionnaires encore plus.

Pourtant, il n'en fut pas toujours ainsi et « au bon vieux temps », alors que les paysans étaient réduits à l'état de serfs, taillables et corvéables à merci, sous l'entière dépendance des seigneurs, ils ont su montrer à différentes époques qu'ils étaient des hommes à qui ne répugnaient pas les moyens violents, et allant à l'assaut des châteaux où se cachait le baron rapace, pillard et assassin. Et les révoltes des *Jacques* ont laissé de durables souvenirs. N'oublions pas non plus que la *Grande Révolution* fut en partie l'œuvre des paysans révoltés contre l'autorité du roi et des seigneurs, contre les intendants généraux qui leur prenaient la meilleure partie des récoltes et les faisaient crever de faim.

C'est là un beau passé révolutionnaire dont le paysan d'aujourd'hui devrait bien se souvenir.

Depuis, son état d'esprit s'est transformé. Il a pris la terre, à la faveur de la Révolution, à ceux qui la lui avaient volée : aux seigneurs, aux couvents, aux congrégations de toutes sortes qui vivaient sur lui comme des poux. Et la Restauration n'osa lui enlever ce qu'il avait pris de vive force. Mais pour beaucoup cette possession ne fut qu'éphémère, passagère. Le paysan contemporain ne sut pas conserver à la propriété la forme primitive communaliste, comme la concevaient ses ancêtres. Et livrés à eux-mêmes, sans grande solidarité, les petits propriétaires, par suite de mauvaises récoltes, de maladies, eurent tout fait d'hypothéquer leurs biens ; beaucoup se virent contraints de vendre et redevinrent des salariés, sous la dépendance de nouveaux maîtres, de nouveaux seigneurs tout aussi durs que les anciens.

Et tous, petits propriétaires et salariés de la glèbe d'aujourd'hui, tous ceux qui n'ont point fait fortune, tous ceux dont la guerre a encore augmenté les charges déjà si lourdes, tous payent encore maintenant, s'en doutent-ils ? sous d'autres noms, sous d'autres formes, à l'Etat et aux gros propriétaires, en impôts, en service militaire, en baux, en locations les charges et les redevances qu'ils payaient naguère au roi et aux seigneurs.

Dis-nous, malheureux paysan, qui trimes dur du matin au soir, gueux de la glèbe qui peines et qui récoltes pour d'autres que toi, en quoi ton sort a-t-il changé depuis lors ?

Le paysan est plein d'idées fausses contre les révolutionnaires. Idées fausses savamment entretenues et exploitées par les gouvernants et par la réaction qui trouvent leurs meilleures troupes parmi les terriens.

Souvenons-nous que les troupes prémonstraciennes, chargées d'écraser les mouvements révolutionnaires, sont en grande partie composées de paysans inconscients et illettrés.

Et, présentement, la question de la « vie chère » qui agite tout le pays ne menace-t-elle pas de dresser les campagnes contre les villes ?

Ainsi apparaîtrait l'abominable des-

sein de nos dirigeants, semblant prêter la main aux protestataires, aux consommateurs, contre les producteurs, contre les campagnards. « Diviser pour régner », tel a toujours été le rôle des chefs avant et après Catherine de Médicis.

Faisons tout pour conjurer ce péril, pour éviter cet écueil ; déjouons la manœuvre de nos maîtres.

Attachons-nous à démontrer au paysan qu'on l'a trompé, abusé sur le sort de l'ouvrier des villes, qui n'est point un privilégié comme on en a tant répandu l'idée. Et que s'il a obtenu certains avantages dont ne jouit pas encore le travailleur de la terre, c'est grâce à sa cohésion, à sa solidarité. Mais qu'il en demande l'application, le bénéfice pour tous les travailleurs, qu'ils soient de l'usine, de la terre, de la mine, de la mer. Avantages qui ne doivent pas être pris, par conséquent, au détriment de catégories quelconques de producteurs, mais bien au contraire sur le superflu, sur le luxe des oisifs, des privilégiés, en un mot des richards.

Attachons-nous, d'autre part, à démontrer à l'ouvrier, au consommateur qu'on « estampe » dans les grandes larges que le paysan, dans son ensemble, n'est pas plus responsable que lui de la hausse constante des denrées et des produits et que les « bénéfices illicites » réalisés ne vont pas tant dans les poches des paysans, des producteurs, mais bien plutôt dans celles des gros propriétaires terriens, des gros intermédiaires — mandataires et boursiers — spéculateurs, accapareurs et mercantis.

Et que si par hasard on s'essayait vraiment à diviser travailleurs des villes et travailleurs des champs, nous devrions tout faire pour aider à la réconciliation de ces exploités, pour leur démontrer que seules la société capitaliste, la mauvaise organisation sociale sont cause de tous leurs maux et que c'est à elles, à elles et à leurs soutiens qu'ils doivent s'en prendre.

Pour cela, nous devons largement semer nos idées dans les campagnes pour amener à leur compréhension.

Les socialistes ont senti toute la portée du problème de la propagande parmi les masses paysannes et nul doute que pour les prochaines élections un gros effort sera fait par eux pour toucher, intéresser l'ouvrier des champs.

— Le bulletin de vote ne manquera pas de leur dire, voilà la panacée, le salut. Votez rouge !

Et Jacques, qui n'aura pas compris grand-chose à ce bafouillage, mais qui s'y laissera peut-être prendre, après avoir aidé à l'élection de nouveaux maîtres, s'apercevra, qu'après comme avant, pour lui rien n'est changé dans sa situation d'esclave de la glèbe et se retrouvera « gros Jean comme devant ».

Les bulletins de vote, qu'ils soient rouges, blancs, jaunes, ne peuvent rien changer à son sort.

Qu'il se rappelle cette vieille maxime : Aide-toi, le ciel t'aidera. Ce qui revient à dire que s'il ne travaille lui-même à son émancipation, il attendra longtemps et en vain, des députés, un quelconque secours, dont la répercussion, s'il arrive jamais ne se fasse sentir immédiatement par une nouvelle augmentation de la feuille d'impôts, réduisant ainsi toute amélioration à néant.

Qu'il s'en rende bien compte : le député, l'Etat ne peuvent rien pour lui, pour le paysan pauvre s'entend, et ne sont que les éternels grugeurs qui lui enlèvent le plus clair de son gain : par toutes les impositions fiscales, militaires et autres qu'ils font peser sur lui. Qu'il n'oublie pas que la guerre, dont les Etats, dont tous les gouvernements sont responsables au même titre, lui a pris une proportion énorme des siens, qu'elle a gardés, la gueuse, et qu'on pleure maintenant. Et que ceux qui en sont revenus furent retenus par la force des lois, des chefs, des gendarmes, par la force de l'autorité, cinq longues et douloureuses années, loin de la terre qu'ils cultivent et qui doit leur appartenir, puisqu'ils la fécondent de leurs travaux, de leur sueur, dans l'enfer maudit des champs de bataille.

Cela doit suffire à lui faire apprécier l'Etat à sa juste valeur.

Donc, camarade paysan, rien à attendre de bon pour toi de l'Etat, de la politique et du bulletin de vote. Seule l'organisation économique peut concourir, aider à ton affranchissement.

Organisation ! Pour toi, qui es devenu foncièrement individualiste, pour toi que la dure existence à la glèbe a rendu par trop égoïste, ce mot peut te choquer, t'épouvanter. Pourtant, différentes catégories de travailleurs des campagnes y sont arrivées à l'organisation, au syndicat, disons le mot et s'en trouvent, ma foi fort bien. Et, devant les avantages, les résultats qu'elle apporte, on songe à lui donner plus d'ampleur, plus d'importance. Et les syndicats des bûcherons du Centre, les syndicats des travailleurs de la terre, du Midi, d'autres syndicats d'ouvriers agricoles rêvent de la formation d'une vaste association, d'une Union terrienne, qui pourrait englober tous les exploités de la terre, tous ceux qui cultivent, produisent pour le compte des autres, pour le bénéfice des gros propriétaires, châteaux et autres exploités du pauvre monde.

La Révolution de demain soulève le problème de la transformation sociale dans les campagnes comme dans les villes. Mais il n'apparaît pas, pour nous, libérateurs, qu'il soit plus insoluble dans un sens que dans un autre. Il est donc bon de donner des indications sur ce qu'il pourrait être, comment il pourrait se solutionner au lendemain d'une révolution victorieuse.

Il faut, tout d'abord, bien faire comprendre au paysan, au cultivateur, qu'on n'en veut nullement à sa terre, à son bien, mais qu'on veut au contraire nous voulons lui en laisser libre disposition, libre possession, libre exploitation, et la lui donner dégrévée des droits, hypothèques, impositions, fermages qui sont si onéreux pour lui.

Le programme agraire des anarchistes, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, doit consister en la communalisation des terres, forêts, cours d'eau, par l'expropriation des grands domaines, des grandes propriétés, qui seront laissées à la disposition des paysans pauvres, de ceux qui ne possèdent rien ou peu, pour la culture en commun. Pour cette culture, qui devra se faire avec tous les procédés modernes d'exploitation agricole, les ouvriers des villes mettront à la disposition des terriens tous les outils, machines et matériel nécessaires.

Quant aux petits propriétaires, ayant suffisamment de terre à cultiver pour eux et leur famille et qui ne voudraient pas se joindre à l'association commune, nous laisserons le soin au temps, à l'expérience de leur faire comprendre et de leur démontrer les avantages du communisme : rendement intensif, diminution des efforts, plus grands loisirs, principes de sociabilité, de solidarité qui iront se développant, plus grand bonheur et meilleure vie pour tous, par conséquent.

Et nul doute qu'ils ne soient amenés un jour à proposer d'eux-mêmes la réunion de leurs biens à ceux de la communauté.

SOLITICE.

Pour le Droit des Peuples

Depuis plus d'un an le complot le plus audacieux, le plus cruel, le plus cynique et le plus monstrueux se trame dans l'ombre des diplomates, que la suprême impécabilité des peuples asservis et domptés maintient inviolables.

Après avoir drainé l'or pendant cinq ans, grevé tous les pays de cent fois la valeur de cet or en papier-monnaie et en valeurs diverses, on en fera payer les intérêts au prolétariat en lui imposant la dictature des impôts indirects, des tarifs douaniers, de l'industrie, du mercantilisme, et de la spéculation.

Voilà bien le plan que veut réaliser contre que coûte une oligarchie qui a les maisons et les palais somptueux et spacieux, au delà même de toute utilité, qui jouit dans le luxe effréné, et par la servitude de sa valetaille, et qui trouve que le taudis dont la bourgeoisie capitaliste fait gréner les travailleurs n'est pas encore assez misérable.

Mais un obstacle s'est dressé : un embryon de révolution, faible d'abord en apparence, a inquiété progressivement le capitalisme international. Méprisée et injuriée dès son enfance elle a grandi sous la censure, discréditée chez les masses ouvrières des autres nations, par la presse menteuse et stérile, elle a vécu.

Elle maintenant sur une terre qui est presque la moitié de l'Europe seule la Révolution Russe reste debout. Plus de cent millions d'individus ont supprimé le scandale de l'esclavage économique, supprimé les ventres dorés et les jouisseurs, pour en faire des travailleurs.

Une révolution qui délivre de la tyrannie, abolit le parasitisme honteux, élève le travail au-dessus de tout. Un peuple qui veut se gouverner lui-même, voilà ce que ne peuvent tolérer les requins bourgeois et les gouvernants impérialistes.

Il leur faut arrêter la vague de justice, le flot impétueux qui menace d'emporter à la longue l'organisme tout-puissant, qui de son pouvoir occulte rêve de maintenir le prolétariat mondial dans l'esclavage éternel.

N'ayant pu dans leurs attaques sournoises, juguler la révolution russe alors qu'elle n'était qu'à son enfance, il leur faut cependant trouver le moyen de la réduire aux dépens du sang, et de l'argent que l'on inscra à la suite du compte populaire.

Et pour cette œuvre qui sera à jamais la honte de l'histoire de l'humanité, on aura recouru à la complicité de toutes les classes capitalistes de tous les pays, car en face de la révolution ouvrière se fait l'union naturelle et acharnée de tous les ventres dorés, de tous les sycophantes et de tous les profiteurs.

Mais parmi les tristes responsables de

Dernière Tentative

Le 15 juin dernier, sous le titre « Sus aux Permanents », je disais : « Ces gens-là (les permanents salariés), à l'heure actuelle, par leur influence sur le travail, sont plus dangereux que les députés. »

La grève des métallurgistes, et la volte-face du 21 juillet, sont venues en suite. Triste illustration de l'influence de ces mœurs sur le travail.

Le remède ? Je ne le vois que dans la suppression, dans tout le mouvement ouvrier, du syndicat à la C. G. T., du fonctionnarisme inamovible, et dans le plus complet fédéralisme. Des ordres du jour d'indignation, parus ici-même, demandent le remplacement des fonctionnaires actuels. Pourquoi faire ? Pour que leurs remplaçants adaptés à leur tour, fassent la même chose ? Prenons donc, camarades, la bonne habitude de nous reporter toujours à la cause du mal. Vous mettriez les meilleurs de nos dans ce fumier qu'est le fonctionnarisme syndical, tel qu'il est compris actuellement, ils se pourraient à leur tour. N'est-ce pas fatal ?

Avant, lorsque la journée de travail était de dix heures, on alléguait l'impossibilité matérielle. Deux heures de gagnées par jour, c'est plus qu'il n'en faut pour faire la besogne syndicale, fédérale, confédérale. Voyez : aujourd'hui, malgré toute l'inutile paperasse, ceux que nous payons pour faire nos affaires trouvent le moyen (pendant leurs heures de travail, soyez-en persuadés !) de collaborer à trente-cinq journaux, et de faire, par conséquent, les leurs, d'affaires. Vous rappelez-vous les sensationnels articles de l'équipe Griffuelhes, Pouget, Pataud et C^o, étalés à la plus belle place des journaux syndicalistes, *Le Matin*, le *Petit Parisien*, le *Journal*, etc. ? On voit toujours les noms de ceux que la faveur syndicale a portés au pinacle, étalés partout. On dirait, ma parole, que nous ne les payons pas assez : ils font concurrence aux journalistes professionnels...

Que va proposer Thuillier, à la fin de son étude sur le fonctionnarisme syndical ? Le Meilleur, qui, lui, au moins, va à la cause, propose de ne plus payer. Contentez-vous, de quitter la C. G. T. et de créer un nouvel organisme.

C'est ce qu'ont été obligés de faire partout nos camarades des autres pays, au fur et à mesure que l'organisme central gagnait en puissance. De là « Industrial Workers of the world », en Amérique ; l'Union syndicale italienne, qui a groupé en six mois 300.000 membres, etc., etc. C'est un fait d'histoire incontesté, et rappelez-le vous, camarades : les anarchistes ont prévu la régression actuelle de la C. G. T. — il n'y a que les minorités qui sont révolutionnaires. Ceux des nôtres qui arrivent à la quarantaine ou l'ont dépassée, ont tous prédit que la C. G. T., avec le nombre, ne serait plus révolutionnaire, ne serait plus idéaliste, et deviendrait à son tour conservatrice. Voyez, nous sommes-nous trompés ? La C. G. T. épouvantait à bourgeois, jadis, quel merveilleux instrument de conservation sociale ! Bons prophètes, hélas ! comme toujours, les illuminés que nous sommes !

Et pourtant, malgré la succession logique de ce phénomène, que ma raison regarde comme inévitable, mon cœur se déchire à la pensée que, une fois de plus, nous allons nous diviser. Nous diviser, quand nous constatons déjà notre impuissance ! Ne croyez pas, camarades, qu'après ça ira tout seul. Non ! Comme en Amérique, et comme en Italie, d'autres douleurs, d'autres déchirements nous attendent. Ce sera la lutte des deux organismes, non plus seulement dans les journaux et dans les assemblées, ce qui ne serait après tout qu'un bien lorsqu'on ne s'abaisse pas aux questions personnelles, mais la lutte la plus grave, lamentable celle-là, sur le lieu même du travail : à l'atelier, au bureau, à l'usine, aux champs, partout où œuvrent côte à côte des membres des deux organisations. Ce n'est pas tout, écoutez, camarades : lorsque les membres de la nouvelle organisation, minorité, mais minorité agissante, remuante, bataillarde, ne pourra plus supporter l'oppression de l'exploitation, se mettra en grève, l'organisme central donnera l'ordre à ses membres de continuer le travail ; fera remplacer les grévistes ; ou bien, ce sera le boycottage de membres de l'organisation révolutionnaire, les cotisants de l'organisation ancienne se refusant, toujours par ordre, de travailler avec les dissidents, et les patrons, avec lesquels les dirigeants ouvriers ont parlié, cédant toujours avec un empressement remarquable.

Le tableau que je brosse là, n'est pas, hélas ! imaginaire. Il n'est qu'un pâle reflet de ce qui se passe partout où il y a deux organismes du travail dissidents, mais surtout en Italie à l'heure actuelle. Ce triste tableau, c'est l'histoire réelle. Les patrons, naturellement, y trouvent leur compte.

Avant d'en venir là, — et c'est le but de cet article, — faisons une dernière, une suprême tentative pour améliorer la C. G. T. actuelle. Nous n'aurons plus longtemps à attendre puisque le congrès va avoir lieu le mois prochain. Si nous pouvions, non seulement changer les individus, ce qui, je le répète, ne ferait que nous préparer de nouveaux déboires, de nouvelles trahisons, mais assouplir l'organisme, le rendre adéquat à la période révolutionnaire dans laquelle nous allons fatalement entrer, quelle joie ! L'Unité, l'Union dans l'ac-

cette besogne contre-révolutionnaire quelle aura été la place de la classe ouvrière syndicalisée ?

Combien de syndicats, groupés au sein de la C. G. T., auront-ils montré l'attitude énergique qui convenait pour défendre leurs frères en révolution, contre la puissance de dictature qui s'est affirmée par la haine la plus féroce et le mépris le plus profond des droits et de la liberté de la classe ouvrière.

E. SEGALAT.

tion sont indispensables. Sans elles, rien de sérieux, rien de profond ne peut se faire.

Ne nous séparons de la C. G. T., ne créons un organisme nouveau que si, à son prochain congrès, elle ne se sera pas réorganisée sur les bases de la plus large décentralisation, du plus réel fédéralisme, seul moyen d'arriver au plus grand assouplissement possible, seul moyen d'avoir en main l'outil susceptible, enfin de prélever à notre affranchissement, à notre émancipation, avec, comme corollaire obligé, le plus grand dévouement, le plus large désintéressement de toutes les fonctions désintéressées de toutes les fonctions syndicales.

L'un ne va pas sans l'autre. X. Au moins nous n'aurons rien, absolument rien à nous reprocher, et à ceux qui nous blâmeraient plus tard de diviser les forces ouvrières nous pourrions répondre que nous avons auparavant fait tout ce que nous pouvions pour l'éviter, et la responsabilité de la division retombera tout entière sur nos adversaires.

S. CASTEAU.

Mentalité Anarchiste

Une chose qui déroute et confond l'anarchiste quand il discute avec un socialiste — non un de ces meneurs menés, équivoques au premier chef, qui insistent le P. S., mais un sincère — c'est de se voir jeter dans les jambes en guise d'argument décisif, ceci : « Lisez Karl Marx » ou bien « lisez la dit ».

Les penseurs seraient-ils des dieux ? Leurs écrits constituent donc le nouvel Évangile ?

Il est pénible à l'anarchiste, discuteur, respectueux de toute sincérité, mais contempteur de toute divinité, de constater pareil état d'esprit — état d'esprit religieux, état d'esprit dévot, chez des gens qui se croient révolutionnaires...

« Est-ce pour cela, se dit-il, que des hommes supérieurs ont écrit ? Pour que leurs prêtres cristallisent, figent leurs conceptions essentiellement vivantes, et disent aux nouveaux venus de la pensée sociale : « Halte-là ! On ne va plus loin ! » Jaurès en particulier dont l'intelligence était fine et compréhensive, souffrait, on peut l'imaginer, de voir des socialistes excommuniés en son nom des révolutionnaires plus hardis qu'eux.

Nous, anarchistes, nous nous gardons comme de la peste de ce venin clerical ; point de respect chez nous ! Liberté d'esprit, camarades !

La page qu'on va lire, de Kropotkine, illustre curieusement notre position vis-à-vis de ceux qu'aillours on nomme des « maîtres ». Elle est relative à Bakounine (Autour d'une Vie) :

« Après son départ, l'œuvre qu'il avait commencée dans les montagnes du Jura fut continuée d'une façon indépendante par les Juifs russes eux-mêmes. Le nom de « Michel » revenait sans cesse dans leurs conversations, non pas comme le nom d'un chef absent dont les opinions seraient loi, mais comme celui d'un ami personnel, dont chacun parlait avec amour et dans un esprit de camaraderie.

« Ce qui me frappait le plus, c'était que l'œuvre de Bakounine tenait moins à sa supériorité intellectuelle qu'à sa personnalité morale. Dans les conversations sur l'anarchisme ou sur l'attitude de la Fédération, je n'ai jamais entendu dire : « Bakounine a dit cela » ou « Bakounine pense ainsi », comme si un pareil argument pouvait clore la discussion. Ses écrits et ses paroles n'étaient pas force de loi comme c'est malheureusement l'intelligence lue en dernier ressort, chacun apportait dans la discussion ses arguments personnels. Ils pouvaient avoir été suggérés dans leur forme et leur teneur générales par Bakounine ou bien Bakounine avait pu les emprunter à ses amis du Jura ; en tout cas, ils revêtaient chez tous un caractère individuel et propre. Je n'ai entendu invoquer le nom de Bakounine comme une autorité qu'une seule fois, et cela me surprit tellement que je me souvins encore du lieu où cette conversation eut lieu et des circonstances qui l'entourèrent. Des jeunes gens s'étaient mis un jour à tenir des femmes des propos peu respectueux pour l'autre sexe. L'une des femmes présentes y mit tout à coup fin en s'écriant : « Domage que Michel ne soit pas ici ; il vous aurait remis à votre place ! » Ils étaient toujours sous l'influence de la grande figure de Bakounine, qui lui avait tout sacrifié pour la cause de la révolution, qui ne vivait que pour elle, et tirait de la conception qu'il s'en faisait les idées les plus hautes et les plus pures pour la vie pratique en général. »

A propos du Congrès des Instituteurs

Une note du secrétaire général

Je dois faire savoir que le compte rendu du Congrès fédéral de Tours, publié par *l'Unité*, le *Journal*, l'*Unité*, les 9 et 11 août, n'engage que son auteur. Seuls ont un caractère officiel les communiqués faits à l'issue du Congrès par une Commission de la presse régulièrement mandatée.

Les deux articles de l'*Unité* — qui ont inspiré plusieurs autres quotidiens et ont pu faire croire que notre organisation se mettait à la remorque d'un journal et d'un parti — sont évidemment tendancieux, le son de cloche réformiste et collaborationniste y étant développé à l'exclusion de tout autre. Chose plus grave encore, on y relève une inexactitude flagrante en ce qui concerne l'attitude de la Fédération envers l'Internationale communiste. *Unité* dit que le Congrès « avait repoussé l'adhésion à la troisième Internationale », ce qui est une question restée entière et fera l'objet d'un référendum, tous les délégués n'ayant pu être mandatés en temps utile, sur ce point.

Puisque l'auteur du compte rendu en cause parle d'« insinuations », de « calomnies » et de « médisances », il est nécessaire d'ajouter qu'à la base des discussions, il y avait des faits précis et des documents, et qu'il n'est pas exact que nous ayons à « nous discipliner », tout le monde s'accordant pour regretter qu'il n'ait pas été donné à la Commission désignée par le Congrès le soin de faire à la presse toutes communications utiles.

Le secrétaire général, L. BOUET.

Raisons suffisantes de Révolution ?

S'il est vrai que l'évolution constitue l'harmonie profonde du monde cette harmonie est aujourd'hui brisée. Le processus de l'évolution sociale est entravé par l'antagonisme des puissances établies.

On rencontre dans le domaine politique de cette période mille phénomènes qui tendent systématiquement à l'atrophie. Et l'on ne doit pas regarder ces phénomènes comme accidentels. Ils sont au contraire, le résultat d'un déterminisme étatique qui a pour œuvre suggestive de nier le libre arbitre de l'homme et de légitimer son inaction.

Depuis 1914 les individus en général tournent dans le même cercle vicieux immuable ; subordonnés à la volonté de quelques meneurs ou anéantis sous la pression ou la dictature d'un seul ; comme si le démon de la servitude s'était incarné en eux.

C'est à l'heure présente, plus que jamais, le cas de rappeler cette sottise banale, cette magistrale niaiserie des rêveurs de l'époque romantique : « L'humanité est divine et certains hommes sont les symboles de cette humanité ». Ceux que l'utopie romantique érigeait en surhommes, deviennent actuellement dans leurs descendants, les idoles néfastes de cette humanité régie par leur fatalité et surhumaine personnalité. Ainsi la science nouvelle, n'est que la vieille science remise en honneur, et dans l'infinité variée de principes, de tactique, d'action et d'idéologies politiques, il n'apparaît rien d'original. Tous les phénomènes de l'évolution temporaire retiennent le mouvement de l'univers et n'ont aucune valeur intrinsèque. Leur puissance réside dans l'inertie de la multitude.

Une simple machine individuelle, qui n'a pas même le sens commun par rapport à la vraie science qui laisse à chacun son libre arbitre et ne craint pas les innovations qui apparaissent dans les périodes d'absolue liberté, devient une science menteuse, mais qui semble avoir le mérite du génie conducteur des peuples et qui en réalité, ne peut qu'en revendiquer l'audacieuse prétention.

En dehors de l'imitation de la copie ou du plagiat qui a-t-il inventé chez les surhommes qui nous gouvernent qui militent en faveur de la considération des masses ; considération dont ils jouissent ? L'orgueil, la vanité, et une certaine arrogance de forme qui plait aux inféodés dont l'aveuglement, l'ignorance, la vaine gloire toute la force et l'autorité. Je ne vois rien chez les Aristides ou les Catons de nos jours qui ne puisse être l'objet d'un blâme et ce pourquoi il n'y ait pas de doute que les tancers. Aucun d'eux n'est dans une voie heureuse qui conduise l'humanité vers sa perfection continue.

Le progrès étant chose infinie, toute halte est un mouvement passif rétrograde qui en court à bon droit la réprobation du philosophe impartial et sa conséquence doit être le châtiment des fauteurs par leur exclusion de l'élaboration sociale.

Dans le mouvement qui s'effectue, des millions d'hommes sont sacrifiés à l'égoïsme de quelques milliers d'individus dont le génie n'est que le grossier instinct de conservation et des jouissances profanes les plus vicieuses sous une affectation de pudeur et de vertu.

Le but de l'humanité consciente est la perfection. Le dernier terme de cette perfection sera l'idéal, c'est-à-dire la forme la meilleure et la plus parfaite ; celle qui se rapproche le plus du beau et du bon tel que l'entendaient autrefois Socrate et ses disciples. Tout acte inféodé l'expression d'une volonté générale, tout acte agresseur contre l'idéal est une profanation, l'idéal étant la forme sacrée que revêtait un jour l'humanité lorsqu'elle aura atteint son plus haut degré de perfection. Seule l'humanité affranchie par l'entier développement de sa perfectibilité morale et sociale, sera une humanité divine : divin étant synonyme de beau et de bon. L'élément humain purifié est la principale substance qui compose le divin, expression de la perfection.

Les théories étatiques des usurpateurs revêtus de l'armure symbolique l'aboutissent : jamais à la rénovation sociale, sans laquelle s'écroule tout facteur de progrès quelle que soit sa nature ou sa facture. A chaque époque la société entre dans une phase nouvelle, mais cette phase n'implique pas d'une manière absolue un développement et progrès. Il se peut même que l'humanité se présente et affecte, à travers les multiples manifestations un air d'évolution ascendante effective, et dont l'aboutissement est parfois à l'antipode même du progrès. Dans le grand mouvement d'évolution sociale certaines catégories ont pour mission de veiller à la marche du processus de perfection, certaines autres ont pour travail de battre en brèche ce processus, d'où il résulte cet état combatif qui formule la double loi de tendance : Tendance au bien-être et à la vertu, tendance à la misère et à la corruption. Deux catégories doivent donc travailler à l'élaboration de l'une et de l'autre loi, qui sera établie ou éliminée selon la progression plus ou moins victorieuse de l'une ou de l'autre catégorie. Il y a rétrogradation sociale et morale chaque fois que le processus d'évolution incline vers la prédominance de la loi de tendance à la misère et à la corruption. Il y a évolution ascendante normale lorsque la loi de tendance au bien-être et à la vertu acquiert l'autonomie.

Le processus de la loi de tendance au bien-être et à la vertu ne peut jamais être atteint jusqu'à entière dissolution. Si semblable destruction pouvait être consacrée par l'une des deux catégories, la société retomberait à l'état d'esclavage et de barbarie primitif. Deux séries de faits et d'événements se manifestent dans l'ordre social indépendants ou subordonnés aux deux différents processus. La somme d'effets de l'une de ces deux séries tend à faire régner la loi de tendance à la misère et à la corruption ; la somme de l'autre série tend à établir la loi de tendance au bien-être et à la vertu. Un parti politique qui jouit de la prépondérance, en développant son action agressive contre le processus de l'évolution ascendante amène fatalement une réaction de cette évolution, réaction qu'on appelle : Révolution. La révolution est donc une réaction de la loi d'évolution ascendante contrariée par une série d'événements et d'actes émanant d'un processus rétrograde qui agit conformément au principe de l'égoïsme absorbant d'une minime fraction de la société qui s'ingénie à frustrer d'un résultat avantageux, la fraction la plus

nombreuse dont elle se fait gratuitement l'ennemie.

Cet égoïsme est généralement dissimulé par des arguments tels que : hérédité, légitimité, primauté étatiques paradoxales, reçues à la faveur des anciens préjugés classiques. Cependant, le principal mobile de l'homme qui a secoué le joug de la loi de l'égoïsme doit être le bien-être général, et non l'avantage personnel. En toutes conditions, la perfection sociale est l'objet de la politique d'un parti vertueux ; l'instinct de conservation privée, qui se réduit aux appétits animaux, celui d'une saine intéressée et corrompue. C'est d'une manière absolue et traditionnelle, la politique de cette secte officielle qui donne l'éveil aux passions haineuses de la multitude dérangée dans son rôle inconscient et dans sa participation à l'amélioration sociale. C'est lorsque d'une part les actes d'égoïsme se multiplient et que d'autre part les passions égoïstes sont le plus surement qu'éclate le conflit, dans l'effacement complet de la prétendue humanité, au moment précis où le génie des puissances établies de l'époque vient à briser l'ordre profond qui équilibre la société.

On ne saurait trop attirer l'attention sur l'égoïsme des sectes actuellement dirigeantes, non en vue de leur attribuer uniquement les causes de la grande crise prochaine ; mais dans le dessein consciencieux de stigmatiser leur imprévoyance et de divulguer leur système de provocation sourde et hypocrite. La tactique des gouvernants actuels est de ramasser un à un les différents faisceaux de forces épars et d'en former un groupe inerte dont les multiples ramifications restent engourdies par leur apathie passagère ou par l'esprit de subordination qu'on leur insuffle. Ainsi se prolonge la redoutable acalmie durant laquelle sommeille le Grand dieu révolutionnaire. Quand l'influence illusoire, chimérique des gouvernants aura épuisé ses effets neutralisateurs, les peuples qui ont été matés par le terrorisme militariste ; apaisés momentanément par les divertissements et les joies artificielles, recouvreront leurs forces et leurs facultés libératrices ; le génie des révolutions, toujours si patient, se réveillera et déclanchera le cataclysme social qui rendra la liberté au processus de l'évolution et ramènera la marche au progrès.

De quelque manière que l'on observe la société, on peut affirmer que l'apaisement qui suit le conflit européen est anormal parce que le résultat de ce conflit est tronqué. Ce résultat devait être l'universelle rénovation et les peuples après des sacrifices sans précédent n'obtiennent que des promesses qui n'ont pas leur équivalent comme concessions. Indépendamment des éléments divers qui dans la destinée des peuples et des familles se trouvent étroitement mêlés, parce qu'ils sont naturellement inhérents les uns aux autres ; il y a des états sociaux et des cas généraux qu'aucune des réformes projetées ne saurait améliorer. On peut en conclure que les peuples sont victimes d'une vaste duperie — œuvre peu scrupuleuse d'habiles imposteurs. Les maigres réformes en projet laisseront subsister mille abus indestructibles, aussi longtemps que le vieux système étatique restera l'unique mode de gestion gouvernementale, législative et sociale.

Pourtant la société doit rester en gestation d'œuvres nouvelles, plus adéquates à ses aspirations et à son noble esprit de sacrifice et de dévouement.

Elle ne peut se borner à l'acceptation des conditions anti-égoïstes que lui offre une secte autocratique qui lui est hostile et qui se confie avec assurance et jactance dans son despotisme bourgeois mitigé en apparence et non dans le principe.

Au lieu de vouloir la forme sociale la moins mauvaise, il faut selon des droits imprescriptibles, vouloir la forme la meilleure et la plus sûre. Que dès aujourd'hui, les peuples se mettent à l'étude d'un pacte nouveau et des qu'ils en auront trouvé les éléments qu'ils formulent. Telle doit être leur conduite s'ils ne veulent point déroger aux règles les plus sacrées de l'immuable évolution ; vérifier dans cette expérience, par leur propre cas, la nouvelle loi de tendances et pulvériser l'insolente négation de leurs capacités politiques éprouvées dans de précédents essais et de leur libre arbitre, irréfutablement démontré par les plus savantes théories philosophiques.

Ainsi se pose de lui-même le beau, le sublime « casus révolutionnaire » comme une nécessité d'ordre grandiose et suprême.

Il y a donc raison supra-suffisante de révolution au XX^e siècle.

Lincoln MAXIMILIEN.

MARIONNETTES

L'Astre naissant

J'ai un faible pour les journaux écoliers. On y trouve de tout : du bon, du meilleur et du pire. Ils ne sont pas si ennuyeux que ces feuilles austères et redoublées, ayant une doctrine et des principes. C'est pourquoi je lis *La Mésse*. J'y vis, l'autre jour, dans le n^o 29, qu'une nouvelle étoile venait d'éclater au firmament journalistique révolutionnaire.

Cet astre radieux, né le 1^{er} août, sous le signe zodiacal de la Vierge, emblème de toute pureté, brillait déjà, dès son premier article, du plus vif éclat. Il se présente à nous sous le doux nom d'Auskarius et ne peut manquer d'éclipser Sirius lui-même. Auskarius ? Quel pseudonyme harmonieux et symbolique pour un écrivain ! Ce, vous campe de suite un homme et l'on devine, sans peine, une nature délicate, modeste et d'un goût discret.

Par contre, le titre de l'article : « Préparons l'après-révolution » est grandiose et fulgurant, comme il sied à un météore qui débute et menace de tout embraser.

Je ne sais si l'auteur a bien compris, lui-même, le sens et l'énormité de son titre. Pensez, car il n'embrasse pas moins que le Cosmos avec l'éternité. C'est un programme, si l'on admet que le Temps est la révolution en permanence ; préparer l'après-révolution équivaut simplement à préparer l'après-Temps.

Quelle perspective ! Cette conception mystique de la révolution et de son lendemain est messianique, et fautive par conséquent. Elle ne répond à

aucune donnée historique ou scientifique précise.

Bien ne m'est plus pénible que de bousculer les croyances archaïques des révolutionnaires romantiques et de chagriner Auskarius ; mais, quoi qu'ils en disent et qu'ils en pensent, il n'y a pas de lendemain à la révolution, par la simple raison qu'elle est de tous les jours. C'est tous les jours que nous devons, non la préparer, mais l'effectuer, la réaliser de notre mieux, dans la sphère d'action qui nous concerne et continuer le lendemain.

Car la révolution, comme la vie, comme le temps, continue toujours et ne s'arrête jamais.

Il n'y a que des révolutionnaires qui s'arrêtent parfois ou qui, même, ne marchent jamais, tout en essayant de faire marcher les autres.

Mais, au fait, nous y sommes en révolution. Nous y sommes même en plein. Que faut-il donc de plus pour que tous les hommes qui se disent ou se croient révolutionnaires s'en aperçoivent ?

Quoi ! depuis cinq ans on assassine et on pille l'humanité ; on viole la Vie dans ses manifestations les plus légitimes et les plus saintes. Les assassins, les voleurs et les violeurs sont toujours les mêmes. Ils triomphent insensiblement et étalent leur crime comme une gloire. Mais, ils fléchissent aussi dans l'effrayante du sang versé et vont bientôt disparaître eux-mêmes, emportés par le tourbillon de la vie vengeresse et victorieuse, qui ne peut pas perdre ses droits. Fut-il jamais situation plus révolutionnaire ?

Et c'est à ce moment vraiment tragique, où toutes les questions vont se poser et s'imposer en une seule, devant les peuples accusés par le Destin à choisir entre la révolution ou la stagnation, entre la vie ou la mort, qu'on vient nous parler de lendemains. Oh ! là ! là !

Des lendemains ! mais il n'y en a pas ; il n'y a que des « aujourd'hui » ; ils se suivent, ils se précipitent. Ils sont impérieux et ne nous attendront pas.

La révolution c'est la vie et c'est la lutte. Le révolutionnaire c'est l'homme qui lutte pour la vie et selon la vie.

Y eut-il jamais une époque où la vie générale, et particulière fut plus menacée, plus compromise, et eut plus besoin d'être défendue ? Je ne le crois pas.

Nous sommes donc en pleine révolution et il me semble urgent, avant de s'occuper de « l'après-révolution », de faire d'abord la révolution. C'est-à-dire, notre besogne quotidienne révolutionnaire, en utilisant, au mieux, les événements qui se présentent et qui s'y prêtent.

Sichons bien que les événements sont et seront toujours plus révolutionnaires que les hommes appelés à les exploiter même révolutionnairement.

Les événements nous dépassent et nous emportent toujours. Mais ils sont aveugles et ne savent où ils vont, et sont, par cela même, bien qu'innocents, les plus grands révolutionnaires qui existent.

C'est donc ces hommes clairvoyants, ceux qu'on nomme communément des révolutionnaires, à essayer de faire tourner les événements dans la voie de la liberté et de la vie. Ils doivent profiter des circonstances favorables pour briser le plus possible les vieux liens autoritaires, légers, habituels et traditionnels qui garrottent encore les esprits et les corps.

Là est toute la révolution. La révolution, c'est d'aller de l'avant, vers l'avenir, vers le progrès, vers la liberté, vers la réalité et la vie, infatigablement, toujours, toujours, en écartant et brisant, quand c'est nécessaire, les obstacles qui s'y opposent. Tout cela m'a un peu éloigné de ce cher Auskarius.

Je ne vais sûrement pas perdre mon temps à discuter ses idées rétrogrades, ses petites recommandations multiformes et ses insinuations onctueuses de bon apôtre. C'est vraiment trop fatigant.

La combativité d'Auskarius se donne libre cours dans toute la fin de son article que je vais citer. En cauda venenium.

C'est une charge à fond sur les anarchistes, provoquée par on ne sait quoi. Le ton grossier et brutal tranche avec les airs de châtiment du début.

N'étant pas renseigné sur les griefs d'Auskarius contre les anarchistes, j'avoue ne pas très bien comprendre cette algarade qui me paraît intempestive. D'autres, peut-être, comprendront mieux.

En tout cas, voici le passage final : « Malheureusement, il faut avouer que jusqu'à présent, les anarchistes, et ceci dit à de rares exceptions près, n'ont pas préché d'exemple. Il ne suffit pas de critiquer les gouvernements, les possédants, les croyants, les exploités de tout acabit, tant que les anarchistes se montreront des incohérents des incapables, ils feront mieux de se taire cela serait beaucoup plus logique, plus propre. Il est dégoûtant de critiquer les gouvernements, les exploités, les croyants, lorsque dans sa vie privée et publique on fait un petit air que ça la fonce et grand, ou bien encore quand on ne le fait pas parce qu'on n'en a pas les moyens, mais l'unique envie ». (1)

Ouf ! C'est presque aussi bien écrit que du Gracq et je trouve cette fureur concentrée qui fuse en bafouillage du plus haut comique.

Halte là ! camarade Auskarius ! Et ne faites pas l'olibris.

La vie privée des anarchistes ne vous regarde pas, et il ne vous appartient pas, à tort ou à raison, de la mettre publiquement en cause.

Parlez-nous plutôt de la vôtre, si bon vous semble. Vous en avez le droit. Elle est peut-être croquante, et si vous êtes sincère, à la manière de Jean-Jacques, vous nous exhiberez toutes vos vertus cachées ; car vous en êtes pétri ; cela va sans dire. Vos annales privées sont certainement immaculées ; mais, quand même, nous sommes très indulgents et nous avons tout pitié pour vous jeter la moindre pierre.

Mais, de grâce, ne lapidez pas ainsi les camarades, bien que votre innocence vous en donne le droit.

LUX.

Répondez notre Tract !

Le COMITE DE DIFFUSION informe les camarades que le tract dont le texte fut publié dans le No 29 de *LIBERTAIRE*, vient d'être tiré à 50.000 exemplaires et que le prix en a été fixé à un franc le cent et neuf francs le mille franc, c'est-à-dire bien au-dessous du prix de revient réel, pour qu'il puisse être répandu en grand nombre.

Adressez les commandes à la camarade M. DESCHAMPS, « au Libéraire », 69, boulevard de Belleville, Paris.

(Faire libeller les mandats au nom de CONTENT.)

(1) La tirade est mauvaise mais textuelle, Auskarius a visiblement perdu la boule.

Conquête ou Destruction du Pouvoir?

Depuis un an nous assistons à une campagne néo-policienne assez fortement prononcée en faveur de la conquête des Pouvoirs publics, autrement dit, la Dictature du Proletariat.

Tant que cette conception ne fut propagée que par le *Populaire* et certains collaborateurs du *Journal du Peuple*, nous pouvions, dans une certaine mesure, n'y attacher qu'une médiocre importance. Ces braves gens prêchaient pour leur saint.

D'ailleurs, aurions-nous voulu, à cette époque, combattre cette conception, que cela nous eût été impossible, privés comme nous l'étions de tout organe libertaire.

Mais aujourd'hui la manoeuvre est si claire et l'entrainement si bien monté, que les syndicalistes révolutionnaires et les anarchistes ne peuvent plus rester indifférents.

Aussi est-il grand temps de nous ressaisir pour barrer la route à un courant qui entraînera le meilleur des forces et des énergies populaires vers un opportunisme dont les conséquences désastreuses ne tarderont pas à se faire sentir.

Sous prétextes (toujours!) de réalisation, de méthodes, d'œuvre positive (sic), les révolutionnaires syndicalistes et anarchistes sont invités à rallier le gros des effectifs électoraux.

Et dans quel but? Pour quelles réalisations tangibles?

La conquête des Pouvoirs publics!!! En doutez-vous? Relisez alors le *Journal du Peuple* du 6 juillet où Fabre, dans son article « Du rêve à la réalité », félicite tout d'abord de sa clairvoyance et de son esprit positif, Relisez ensuite son article du 8 juillet « A la conquête du Pouvoir ».

Sous la plume de H. Fabre — dont pas un d'anarchistes font leur régal — l'avenue à sa valeur!

L'invitation est si claire que l'équivoque n'est pas de l'ordre de bien des camarades, se dissiperait enfin!

C'est l'appel à l'union sacrée de tous les révolutionnaires sur l'autel de la Révolution par la conquête — parlementaire selon les uns — révolutionnaire selon Loriau, Saint-Amant, etc. — des Pouvoirs publics.

Et comme dans toute union sacrée bien comprise — n'est-ce pas Fabre? — que cette union sacrée soit faite au nom de la Patrie ou de l'Emancipation du Proletariat, c'est toujours aux éléments d'avant-garde que sont demandées les concessions de principe et de tactique.

La rigueur, nous pourrions encore, ainsi que nos amis l'ont fait dans le passé, répondre à l'appel de Fabre contre la réaction. A la condition, toutefois, que cet appel nous soit adressé en dehors de tout équivoque, de toute coterie, de tout embrigadement, de toute manoeuvre électorale, de toute ambition politique — personnelle ou collective.

Il ne suffit plus pour faire marcher les anarchistes, de vanter leurs qualités combattives et leur idéalisme généreux. Les temps sont passés pour nous d'aller, tête baissée, nous jeter sans boussole derrière le premier politicien désinvolte. A nous aussi, citoyens Fabre, les aventures de la Guerre Sociale auront servi de leçon!

Chaque fois que pour atteindre un objectif clairement déterminé (révision des procès Dreyfus et Durand; libération de Rousset, abolition des conseils de guerre, manifestations contre les trois ans et les menaces de guerre, obtention des huit heures, du repos hebdomadaire, etc., etc.), il fut nécessaire de passer à l'action générale, énergique et coordonnée, les anarchistes et syndicalistes révolutionnaires ne furent pas les derniers au combat.

Cela, Fabre le sait bien. Mais ce qu'il sait encore mieux, c'est notre mépris des méthodes professionnelles, notre haine du mensonge parlementaire et notre dégoût de la comédie électorale.

Alors, pourquoi cette invitation à cesser notre propagande abstentionniste et anti-parlementaire?

Pourquoi jeter à plaisir et, disons-le, à dessein, le doute dans les esprits quand, aujourd'hui, plus évidentes que jamais, la faillite du parlementarisme et l'incapacité fondamentale de l'Etat dans n'importe quel ordre d'activité?

Réalisations immédiates! Améliorations tangibles! Mais qui donc, même parmi les plus impatients et les plus assouplis de la justice totale, a refusé ces adoucissements?

Quand donc, ainsi que certains l'insinuent constamment, les anarchistes ont-ils par étroitesse d'esprit, boudé à l'action chaque fois qu'il leur apparut clairement qu'une amélioration sérieuse pouvait être réalisée même dans le cadre du système capitaliste? N'ont-ils pas toujours apporté dans ces luttes à but limité, le maximum d'effort, d'énergie et de volonté?

Non, mais ce qu'il faut encore mieux saisir, c'est que nous ne sommes pas des professionnels, nous sommes des hommes, et nous ne pouvons pas nous empêcher de nous intéresser à la comédie électorale.

Alors, pourquoi cette invitation à cesser notre propagande abstentionniste et anti-parlementaire?

Pourquoi jeter à plaisir et, disons-le, à dessein, le doute dans les esprits quand, aujourd'hui, plus évidentes que jamais, la faillite du parlementarisme et l'incapacité fondamentale de l'Etat dans n'importe quel ordre d'activité?

Réalisations immédiates! Améliorations tangibles! Mais qui donc, même parmi les plus impatients et les plus assouplis de la justice totale, a refusé ces adoucissements?

Quand donc, ainsi que certains l'insinuent constamment, les anarchistes ont-ils par étroitesse d'esprit, boudé à l'action chaque fois qu'il leur apparut clairement qu'une amélioration sérieuse pouvait être réalisée même dans le cadre du système capitaliste? N'ont-ils pas toujours apporté dans ces luttes à but limité, le maximum d'effort, d'énergie et de volonté?

Non, mais ce qu'il faut encore mieux saisir, c'est que nous ne sommes pas des professionnels, nous sommes des hommes, et nous ne pouvons pas nous empêcher de nous intéresser à la comédie électorale.

Alors, pourquoi cette invitation à cesser notre propagande abstentionniste et anti-parlementaire?

Pourquoi jeter à plaisir et, disons-le, à dessein, le doute dans les esprits quand, aujourd'hui, plus évidentes que jamais, la faillite du parlementarisme et l'incapacité fondamentale de l'Etat dans n'importe quel ordre d'activité?

Réalisations immédiates! Améliorations tangibles! Mais qui donc, même parmi les plus impatients et les plus assouplis de la justice totale, a refusé ces adoucissements?

Quand donc, ainsi que certains l'insinuent constamment, les anarchistes ont-ils par étroitesse d'esprit, boudé à l'action chaque fois qu'il leur apparut clairement qu'une amélioration sérieuse pouvait être réalisée même dans le cadre du système capitaliste? N'ont-ils pas toujours apporté dans ces luttes à but limité, le maximum d'effort, d'énergie et de volonté?

Non, mais ce qu'il faut encore mieux saisir, c'est que nous ne sommes pas des professionnels, nous sommes des hommes, et nous ne pouvons pas nous empêcher de nous intéresser à la comédie électorale.

Alors, pourquoi cette invitation à cesser notre propagande abstentionniste et anti-parlementaire?

Pourquoi jeter à plaisir et, disons-le, à dessein, le doute dans les esprits quand, aujourd'hui, plus évidentes que jamais, la faillite du parlementarisme et l'incapacité fondamentale de l'Etat dans n'importe quel ordre d'activité?

Réalisations immédiates! Améliorations tangibles! Mais qui donc, même parmi les plus impatients et les plus assouplis de la justice totale, a refusé ces adoucissements?

Quand donc, ainsi que certains l'insinuent constamment, les anarchistes ont-ils par étroitesse d'esprit, boudé à l'action chaque fois qu'il leur apparut clairement qu'une amélioration sérieuse pouvait être réalisée même dans le cadre du système capitaliste? N'ont-ils pas toujours apporté dans ces luttes à but limité, le maximum d'effort, d'énergie et de volonté?

Non, mais ce qu'il faut encore mieux saisir, c'est que nous ne sommes pas des professionnels, nous sommes des hommes, et nous ne pouvons pas nous empêcher de nous intéresser à la comédie électorale.

Alors, pourquoi cette invitation à cesser notre propagande abstentionniste et anti-parlementaire?

Pourquoi jeter à plaisir et, disons-le, à dessein, le doute dans les esprits quand, aujourd'hui, plus évidentes que jamais, la faillite du parlementarisme et l'incapacité fondamentale de l'Etat dans n'importe quel ordre d'activité?

Réalisations immédiates! Améliorations tangibles! Mais qui donc, même parmi les plus impatients et les plus assouplis de la justice totale, a refusé ces adoucissements?

Echos et Glanes

PARTOUT LES MEMES

La tradition veut que les Congrès ouvriers soient empoisonnés par la présence et les discours des politiciens socialistes, comme si les politiciens ouvriers eux-mêmes ne fussent pas.

La C.G.T. italienne n'échappe pas à cette règle. A son dernier Congrès, le député socialiste Quaglino a déclaré que « la grève générale, loin de résoudre la question, n'est qu'un défilé favorable aux industriels et n'aurait d'autre résultat que d'affaiblir les organisations ouvrières ».

Encore une découverte, quoi!

LEUR ŒUVRE

Chantant le los du « vaillant » général Rodzianko, « plein d'une ambition qui est très noble, puisqu'elle consiste à sauver son pays des bolcheviks », le Matin nous dit ses espoirs. Avec un peu d'aide extérieure, le brave général ne désespère pas de prendre Petrograd.

Tous les concours lui sont préparés. A la fin, avec l'assentiment de la commission internationale, passer quelques commandes de matériel à Berlin. A ce commandant en mal d'argent, l'Allemagne « a eu la gracieuseté de faire crédit. Elle s'est même empressée de faire savoir qu'elle serait prête à livrer d'autres commandes dans les mêmes conditions avantageuses ».

Ah! les « bons Bolches »! Quel genre et quel plaisir socialiste!

Tout le monde va bientôt en vouloir...

DE MIEUX EN MIEUX

La scène se passe à Odessa, sous le « régime sanglant » des bolcheviks. C'est une quelconque Tribune Républicaine d'un quelconque département du Sud-Est qui la relate en ce terme :

« Pour se débarrasser des bouches inutiles, chaque nuit, les bolcheviks les emmènent par familles entières sur des radeaux rudimentaires faits de quelques planches assemblées, qu'ils lancent sur la mer Noire et abandonnent à l'abandon ».

Ah! les monstres! Les monstres d'imbécillité que sont ces lecteurs, capables d'avaler de tels chefs-d'œuvre de censure, sans en crever du coup!

BIEN VRAI

De la Bataille, ce titre de circonstance : « L'Internationale, voilà l'ennemi. Supprimons le parasite ».

Ceci s'applique aux auteurs de vie chère, à ces personnages de la « maison ».

Il y a, aussi, des « intermédiaires » notoirement « parasites » d'envoie.

Et d'autres, dangereux, que de vulgaires mercantis.

Qu'en pensez-vous, syndiqué?

ON S'EN DOITAIT

De M. Lloyd George, premier ministre anglais, cette vérité élémentaire : « La guerre a coûté au monde quarante milliards de livres sterling qui ont été consacrés surtout à détruire ».

Hein! c'est « surtout », est-ce trouvé? « Ça doit être une pointe d'ironie pour bien faire comprendre que si la guerre sert surtout à détruire, les dépenses qu'elle occasionne servent surtout à remplir des poches, avec la même certitude que les peuples s'y vident de leur sang et de leur bonheur ».

LES CONSEILLERS...

« ne sont pas les payeurs. Rigola, député socialiste italien, feint de l'ignorer. Interrompant le Congrès de la C.G.T. italienne et citant l'hymne au travail et à la production d'un ministre anglais, il ajoute en conclusion :

« Si ces paroles n'étaient adressées qu'à ceux qui produisent, elles seraient injustes. L'apertissement est adressé plutôt à la bourgeoisie qui a le devoir de bien organiser la production pour que le travail ne s'arrête pas ».

« Bien organiser » et bien consommer, sans doute. Pour ce bon socialiste, c'est la seule tâche des bourgeois.

« Il n'a tout de même pas eu la naïveté de faire croire que le bon ministre avait voulu conseiller à la bourgeoisie de produire à son tour ».

C'est vraiment trop drôle, un type qui, oisif de naissance et les mains dans les poches, s'adresse à lui-même de vains discours pour se convaincre de l'utilité et de la beauté du travail!

Aux autres, ce bon rôle...

HOMMAGE

La Liberté, en guerre contre le bolchevisme, constate avec joie que le « gouvernement soviétique » (c'est la Liberté qui l'écrira) de la République allemande laisse librement recruter les Russes se trouvant à Berlin pour être envoyés aux armées contre-révolutionnaires.

Puis, plus loin, sa satisfaction s'exprime dans cette phrase : « C'est que Noske ne plaisait pas aux bolcheviks qui, chez lui, s'appellent des spartakistes et des communistes : il les méprisait ».

Chapeaux bas, camarades, devant l'œuvre de ces « socialistes internationalistes »!

Ils étaient à Lucerne et il paraît que l'« unité », avec eux, n'est pas impossible...

LE GLANEUR.

A M. le Docteur J. Héricourt

(Réponse à un article paru dans le Progrès Citoyen du 16 août 1919) :

Citoyen Docteur,

Permettez à un lecteur du Progrès Citoyen quelques critiques concernant votre article, du 16 août 1919, intitulé :

« Attention! de nombreux demi-fous évoluent en liberté ».

Je voudrais seulement relever et apprécier deux passages :

1° « En juillet 1914 Villain tuait Jaurès. L'année dernière le docteur Pozzi était assassiné par un de ses anciens malades, qui lui reprochait de ne pas l'avoir soigné à sa convenance. Il y a quelques mois, M. Clemenceau était gravement (sic) atteint par un des dix coups de revolver que lui tiraient un jeune sociologue qui ne trouvait pas de son goût le traité de Paix que les Alliés élaboraient alors ».

Je ne pense pas que ces trois exemples soient tous appropriés à la thèse (très juste) que vous soutenez ensuite.

Je considère Villain comme n'étant pas plus un demi-fou que le revolver instrument du crime, et son acte pas plus celui d'un demi-fou que l'acte de l'argousin, ou du gâlonné, meurtrissant, par ordre, des vieillards, des femmes, des enfants ou des glorieux mutilés « coupables de « défaitisme » ou de « bolchevisme » ».

Quant au meurtrier du Dr Pozzi, je crois que vous avez raison de le ranger parmi les demi-fous; je considère la victime comme ayant été une personnalité de haute valeur scientifique et morale. Permettez-moi, néanmoins, de vous dire que je connais pas mal de gens, au cerveau bien « cloisonné », comme dirait l'ineffable Lamoué, et qui, pourtant, n'étaient la crainte de la durée, se laisseraient volontiers aller jusqu'au crime sur la personne de charlatans... médecins-corsaires qui déshonorent une profession que je considère comme un sacerdoce, et qui se pavant au-dessus des lois, grâce à la confraternité d'hommes de science d'une valeur et d'une intégrité morale indiscutées.

Mais, pour ce qui est de Cottin, vous vous trompez absolument en le rangeant parmi les demi-fous.

Je regrette bien vivement de ne pas l'avoir connu, étant nouveau-venu à la F. A., mais je suis persuadé qu'il n'a pas agi sous l'empire de l'activité impulsive dont vous parlez. L'envisagerai seulement deux hypothèses pour expliquer son acte, sans me risquer toutefois jusqu'à l'apprécier...

On bien, il agit en justicier, considérant Clemenceau comme le responsable des neurthes militaires commises depuis son avènement au pouvoir, sans oublier les crimes de Russie et d'ailleurs; comme le responsable de la continuation de la guerre, pour aboutir à une victoire à la Pyrrhus génératrice de guerres futures; en un mot, comme l'homme qui a fait la guerre contre le Proletariat.

On bien, il a vu en Clemenceau le bavillon couvrant la marchandise; l'homme d'Etat des hideux intérêts que stigmatise magistralement un dessin de Radiguet au bas de votre article... Si seulement la guerre avait duré un an de plus; l'Homme-Etendard de profiteurs de la Mort opérant à l'abri d'une popularité à tant la ligne, comparable à celle du Bébécadum.

Arrivons maintenant au deuxième passage :

« Il se peut même qu'un chef d'Etat, au lieu d'être la victime, soit le demi-fou, et alors, le cas est encore bien plus grave ».

Exemple : Guillaume II type marqué de dégénérescence héréditaire.

Lois de loi la moindre intention de prendre la défense du Kaiser, hors, peut-être, en tant que bouc émissaire, je vous demanderais seulement si c'est par pusillanimité que vous l'avez pris tout seul à titre d'exemple.

Pourquoi n'avez-vous pas accolé son nom, sur le pilori, à celui du « grand homme » dont nous venons d'explorer les forfaits?...

Pourquoi, sans aller chercher un exemple aussi lointain, ne pas avoir parlé de l'homme qui incarne une politique que je qualifierai de Politique du Sadisme; une politique qui conduit les « classes dirigeantes », sans qu'elles veuillent s'en rendre compte, au bord de l'abîme, dans lequel elles chétièrent lorsque tomba le bandeau du Colin-Maillard populaire?...

choses que la Direction du Progrès Citoyen me semble avoir très bien comprises...

Veillez agréer, citoyen Docteur, mes bien respectueuses salutations.

Parlementarisme XXVII, Empereur-Roi des Français

M. Municipe. — Voyons M. Annet, à ce qu'il me semble, vous êtes franchement anti-parlementaire? En définitive à qui en avez-vous? A la fonction ou au fonctionnaire?

— Et vous M. Municipe?

— Oh! moi, cher voisin, je suis respectueux de tout corps social légalement constitué dès qu'il représente l'ordre.

— Et vous n'êtes pas député? Quel dommage! Mais alors si le bolchevisme...

— Taisez-vous M. Annet, jamais pour moi, le système bolcheviste ne pourra représenter l'ordre.

— Et pourquoi cela s. v. p.? L'ordre est la force; le bolchevisme n'est-il pas à cette heure la force démentie reconnue en Russie?

— C'est moi qui vous pose une question M. Annet; répondez d'abord, nous verrons ensuite. Et je vous la rappelle ma question, en la concrétisant. Si vous aviez été à la place des parlementaires socialistes et autres, que vous avez incriminés ces jours au sujet d'une amnistie restreinte, proposée à la Chambre, qu'eussiez-vous fait?

— Ce que j'aurais fait M. Municipe? Comme eux à cette occasion, j'aurais automatiquement condamné la fonction en faisant justement ce qu'ils ont fait, soit un reniement pour appeler les choses de leur nom.

Il est comique ce reniement de pensée libre parce qu'ils ont fait de la politique c'est-à-dire un acte parlementaire. Et si moi, enlaidi contribuable, j'eusse été à leur place (ce qui est une supposition de démonstration et une impossibilité de fait) j'ai idée que pour une foule de raisons qui m'échappent j'eusse fait tout comme eux, parce que, pour un Q. M., il n'y avait pas moyen de faire autrement, parce que placés à la manivelle d'un organisme essentiellement nuisible — la machine à brasser le prolétariat — ils ne peuvent qu'être nuisibles eux-mêmes, du plus au moins.

— Et bien M. Annet nous sommes loin d'être d'accord, car j'estime, moi, que la fonction et le fonctionnaire sont grandement indispensables. Je vous accorde qu'il y a des parlementaires indignes de la fonction; toutefois, c'est tout ce que je puis vous concéder.

— Et surtout M. Municipe, ne nommez pas ces Q. M. qui selon vous sont indignes... Si j'étais un tant soit peu partisan du parlementarisme, nous serions certainement d'accord sur le principe de votre réserve mais probablement pas sur l'attribution de cette indignité!

Ceci, à part, voulez-vous me permettre une question?

— Très volontiers... comme ils disent à la Chambre.

— Pour vous, M. Municipe, qu'est-ce que le Parlement?

— La réunion des deux Chambres : Palais-Bourbon et Luxembourg.

— Parfait. Pour moi, M. Municipe, c'est beaucoup plus et mieux. Depuis 1875 les deux Chambres en question se sont substituées subrepticement, subtilement aux régis-

sage : « Il se peut même qu'un chef d'Etat, au lieu d'être la victime, soit le demi-fou, et alors, le cas est encore bien plus grave ».

Exemple : Guillaume II type marqué de dégénérescence héréditaire.

Lois de loi la moindre intention de prendre la défense du Kaiser, hors, peut-être, en tant que bouc émissaire, je vous demanderais seulement si c'est par pusillanimité que vous l'avez pris tout seul à titre d'exemple.

Pourquoi n'avez-vous pas accolé son nom, sur le pilori, à celui du « grand homme » dont nous venons d'explorer les forfaits?...

Pourquoi, sans aller chercher un exemple aussi lointain, ne pas avoir parlé de l'homme qui incarne une politique que je qualifierai de Politique du Sadisme; une politique qui conduit les « classes dirigeantes », sans qu'elles veuillent s'en rendre compte, au bord de l'abîme, dans lequel elles chétièrent lorsque tomba le bandeau du Colin-Maillard populaire?...

choses que la Direction du Progrès Citoyen me semble avoir très bien comprises...

Veillez agréer, citoyen Docteur, mes bien respectueuses salutations.

MOREL.

mes débus et gouverner le Pays en leur lieu et place, et de la même manière.

Je concrétise à mon tour et vous dis que le prince actuel qui nous subjugue, se nomme très authentiquement Parlementarisme.

Pour le protocole traditionnel, donnons-lui un numéro matricule, Parlementarisme XXVII, par exemple, et nous aurons pour la trappe de la monnaie :

Parlementarisme XXVII Empereur-roi des Français

— Par Saint Georges...

— Villeneuve?

— Mais non M. Annet, le Saint-Georges dont je vous parle fut martyrisé sous Dioclétien...

— Tandis que notre tricolore Georges martyrisé ses semblables; je saisis l'angle d'écarter!

— Si vous me « coupez » tout le temps, je ne dirai plus rien.

— Gardez-vous-en M. Municipe et excusez-moi!

— J'accepte vos excuses... par Saint Georges, allez je vous dirai, vous avez de l'imagination M. Annet.

— En vérité, l'imagination n'est pas mon fort, mais avec ce que vous m'en prêtez, cher édile, je pourrai peut-être faire figure et laissez-moi vous dire quelques mots de Parlementarisme XXVII empereur-roi des Français.

— J'allais vous en prier M. Annet.

— L'histoire de ce redoutable et victorieux monarque est sensiblement celle d'un valet de ferme passant de l'étable à bestiaux, aux écuries à bétail de châtelaillon; de là à l'administration des biens de ce châtelaillon à titre d'homme d'affaires ou intendant et qui profitant de la vie de dissipation du châtelaillon, finit — en grugeant celui-ci — par se rendre maître du château, de la ferme, des dépendances et du matériel machines et humain qui vont avec.

En l'an de grâce 1919 la maison de ce potentat intégralement parvenu est ainsi composée : major domus : Poincaré; Palmarque : Clemenceau;

Tribunaux et pites : Daudet, Hervé et Cie; Courtisans : laquais, filles-fleurs, femmes d'étranges, écuries de choix, nombreux chiens, etc.

Il faut courir à Longchamp et chasser à Fontainebleau.

Et ne nous méprenons pas, cher édile. Parlementarisme XXVII a de la branche ainsi que tout ce qui est noble, dirigeant et digérant en tout pays; je veux dire qu'en l'air de son blason s'alignent sur champ de gueules, valetaille, prostitution, rapine, vol légal, usurpation et massacre des innocents. Et cela depuis les premiers temps de notre ère, à quelques siècles près.

— Continuez, je vous écoute en patience M. Annet.

— Cher moi, c'est une idée fixe M. Municipe que des individus placés dans un milieu déterminé, identique, agissent tous invariablement dans le même sens; il n'y a de différence que dans la manière et la quantité.

Les premiers Capétiens jouissent du Pouvoir; ils y joindront spontanément leur bon plaisir ou arbitraire qu'ils appelleront Curia regis c'est-à-dire justice royale.

(Qui dit Pouvoir social dit iniquité. Il n'y a pas d'exemple du contraire.)

Leurs plus fidèles sujets et vassaux vaqueront à cette besogne de « curia regis ».

Cet embryon de parlement de justice accompagnait le roi en ses déplacements aussi docilement que nos Q. M. accompagnent Parlementarisme XXVII en son déplacement stratégique de Bordeaux en 1914, puis de retour à Paris (1915-1919) le suivirent constitutionnellement en toutes ses incursions dans le domaine de la prévarication et de l'impotence gouvernementales.

— Remarque, vous le dites vous-même M. Annet qu'il ne s'agit pas alors que d'un embryon de Parlement, tandis qu'aujourd'hui, nos parlementarismes en nombre et connaissant l'alpha et l'omega des questions! Voyez plutôt : Borel se retire, Noulens le remplace et...

— Il fallait un mathématicien, M. Municipe.

PENDANT LA GUERRE DU DROIT DE LA LIBERTÉ

DOCUMENTS INEDITS SUR LES HORREURS DES CAMPS DE CONCENTRATION

Note générale

Le camp de concentration de Prédigné est une vraie bastille, jamais aucune commission de contrôle ou d'enquête n'a pénétré dans cette enceinte. Impossibilité et défense d'écarter aux députés, avocats, conseillers, ambassadeurs, ministres, (sous plus cachetés), un arbitraire sans frein et sans exemple. Nous demandons l'envoi des commissions internationales pour l'examen des cas d'arbitraire, même de cruautés de ce camp. Régime alimentaire d'une insuffisance absolue et d'une très mauvaise qualité. Salée répugnante de la cuisine et des cuisiniers. Les gumes mal épluchés, mal cuits, ordures et cailloux dans le manger. Pain souvent moisie. Haricots et pommes de terre toujours à l'eau, jamais ni beurre ni graisse. Des misérables, en masse érevent littéralement de faim, ramassent des épluchures dans des tas d'ordures, rôdent comme des ombres, maigres et hâves.

Quelques cas particuliers

Nossan, Belge a été expulsé de France, il y a plus de six ans. Se balourdement en Belgique, est ramassé à demi-mort sur le champ de bataille, transporté grièvement blessé, guéri et réformé n° 2. Ensuite mobilisé dans une usine, et un beau jour arrêté sans raison et expédié au camp de la Forêt-Macé d'abord, Prédigné ensuite, pour mûrir.

tion à son ancien arrêté d'expulsion, et ceci malgré son héroïsme et ses blessures.

Le Belge Vinck joue au billard dans un café, son partenaire lui dit : « Je vais t'enlever 75 », et moi, réplique Vinck, biens valu un 420. Un 420? Immédiatement ramassé par un mouchard qui se trouvait là et expédié ici au camp, où il se trouve depuis des années.

Bussote, un vieillard de 68 ans, malade, est jeté au cachot-cave pour 24 heures, presque sans vêtements, pour avoir répondu à l'interrogation du gendarme d'aller se laver : « Non, je n'ai pas, je n'ai ni savon ni savonnette. Et à la sortie du cachot-cave, on traite ce pauvre vieux par force, dans les derniers jours de septembre à la douche froide. Mort depuis épuisement et de manque de soins.

M. Constantin, Directeur des Services pénitentiaires au Ministère de l'intérieur vassal, visite le camp tous les 6 mois. Sa dernière visite date d'avril 1917. Homme juste et impartial. Révolte de la malpropreté des lieux d'aisances, il dit au Préfet à l'une de ses visites : « Je ne vous fais pas mes compliments, je ne vous fais pas mes compliments, je ne vous fais pas mes compliments ».

Nadaud, Bordeaux. — Excusez-moi si je n'ai pu insérer la convocation pour la balade. Ou, le bel étranger avec mobilisation pour l'entraînement, Lyon. — Reçu mandat, Mercé, Thérèse, Argenteuil. — C'est par erreur qu'on l'a réclamé son renouvellement.

Plain. — Réclamez la pose.

tion à son ancien arrêté d'expulsion, et ceci malgré son héroïsme et ses blessures.

Le Belge Vinck joue au billard dans un café, son partenaire lui dit : « Je vais t'enlever 75 », et moi, réplique Vinck, biens valu un 420. Un 420? Immédiatement ramassé par un mouchard qui se trouvait là et expédié ici au camp, où il se trouve depuis des années.

Bussote, un vieillard de 68 ans, malade, est jeté au cachot-cave pour 24 heures, presque sans vêtements, pour avoir répondu à l'interrogation du gendarme d'aller se laver : « Non, je n'ai pas, je n'ai ni savon ni savonnette. Et à la sortie du cach

ce fut un danseur qui l'obtint (le ministre vacant...)

Je poursuis : Vassaux, clercs et laïques composent dès le début ces parlements de justice. Des rois formalistes tels Saint Louis, Philippe-Auguste tiennent à y voir figurer des légistes de profession, connaissant le rudiment du droit romain.

Ainsi et déjà les trois ordres sont représentés en ces parlements. Et tel l'esclavage à Rome, le serf en France, ne compte pas politiquement. D'autre part, le clerc et le laïque plus appliqués à l'étude et plus soumis que le seigneur-vassal verront leur influence grandir progressivement auprès de la royauté.

Tout ça M. Annet, ne prouve pas que le parlementarisme...

Minute, M. Municipale, le peu que je viens de vous en dire permet assez clairement de comprendre que les parlementaires des lits de justice ont besogné dès le moyen âge à la matrice de notre incommensurable société actuelle; les laïques ont emprunté constamment au droit romain le sens de l'organisation et le concept de la propriété qui nous régissent encore, avec cet esprit d'équité dont la jonglerie des commissions arbitrales représente la plus exacte notion.

Les clercs se sont reportés au droit canon dont ils ont fait avec les précédents, le canon du droit (le leur).

Et voilà justement ce qui fait que si ce n'est point votre fille qui est muette M. Municipale, ce sont les masses prolétaires, que l'on veut absolument rendre muettes par persécution ou violence, nullement douce, si de besoin...

Tout ça M. Annet, ne prouve pas l'innocence du Parlement et des parlementaires :

Patience M. Municipale, j'y arrive, sous François I^{er} et Henri IV, ces parlementaires de basoche ont acquis pignon sur rue en acquiesçant le droit de rendre la justice, c'est-à-dire le droit de la vendre au plus offrant et en usant d'abondance comme bien vous pensez...

Ainsi que je vous l'ai déjà marqué, le maître de la maison de France aime le jeu, la bonne chère, la chair à plaisir et à canon ! Et les ancêtres de Parlementarius XXVII sauront en profiter.

Sous Louis XIII, se sentant quelque peu, les audits ancêtres fronderont un brin, mais sans insister à cause du terrible cardinal; ils se contenteront devant la glace en costume de Président à mortier. Moins la coiffure qui est plus épiscopale que de roi, on croirait contempler Louis XIV en personne. Sa ressemblance est poussée à ce point que le roi Soleil en prendra ombre et réduira les hommes de jure, au silence, ce détail est très important M. Municipale.

C'est possible !

Oui, c'est possible M. Municipale, car l'on n'empêche pas de penser les gens que l'on réduit au silence. Au contraire, l'on en fait des mécontents, des révoltés, tout juste ce qui se produisit parmi ces parlementaires de toque et de perruque.

A la suite de la Révolution de 89, ils font partie de l'opposition au clergé et à la royauté de Louis XV.

Ils seront exilés à Pontoise en 1720, 1752 et 1753. Leur résistance s'accroît d'autant et entraînera leur dissolution. Jamais nous ne verrons ça en 1919 !

Louis XVII se voit obligé de les rappeler pour complaire à l'opinion publique.

Je vous interromps M. Annet... vous voyez bien que ces parlementaires avaient du bon, puisque le Peuple les réclamait.

Le Peuple, toujours candide M. Municipale, les voyait mécontents, aigris et pensait avoir avec eux des griefs communs contre ses oppresseurs. Grossière illusion hélas !

Mais attendez, voici la fin de mon histoire. En 1779 sous Louis XVI, le Parlement de robe est derechef envoyé en exil. Il sèmera par tout le pays cet esprit de résistance qui contribuera à désorganiser l'ancien régime et amènera enfin sa chute. (La Province aussi avait ses parlements qui se tenaient pour solidaires avec celui de la capitale.)

Que concluez-vous de tout ceci M. Municipale ?

Oh ! moi M. Annet, à mon point de vue et dans l'intérêt de ces parlementaires, j'estime qu'ils auraient dû faire les concessions opportunes et se tenir en bons termes avec le roi et le clergé.

Tous ceux qui aujourd'hui nous gouvernent et dont la fortune économique et politique date de la Révolution, ne sont pas de votre avis, c'est certain, moi, M. Municipale, je conclus comme suit :

La Révolution de 89 a pu se produire parce que les individus qui représentaient le parlementarisme d'alors, n'étaient pas au pouvoir, pas même dans les antichambres du Pouvoir; servis et repus, la Révolution bourgeoise de Voltaire n'eût pas eu lieu. Par contre, celle de Rousseau essayée le 10 août 1792 eût pu s'accomplir un peu plus tard, sans faire de détour par Pétersbourg.

Bref, en ce qui nous concerne présentement, je soutiens formellement que tant que nous aurons un parlementarisme au pouvoir et une C. G. T. de parlementarisme, il n'y aura rien de fait, rien de possible.

Je vous assure M. Annet que notre gouvernement parlementaire de service et la C. G. T. en fonction n'inspirent ni pleine et entière confiance.

Quels hommes convenables, pondérés quoiqu'on dise !

Votre sympathie la classe en toute précision, d'ailleurs, ils se complètent M. Municipale et ne font qu'un. En leurs pattes, la devise social-syndicaliste et coopérative se contournent ainsi : Tous pour quelques-uns, à la condition, sine qua non, qu'Eux soient exclusivement ces quelques-uns. Et de même qu'ils ont fait une guerre profitable avec la peau des autres, ils se préparent à une paix future (rien ne presse) avec la misère et le travail des mêmes autres victimes à nouveau de la pseudo-paix comme ils le furent de cette guerre immonde qui ne veut pas mourir.

Annet BEAUJEU.

Souscriptions pour le "Libertaire" POUR LES 4 PAGES

(3^e Liste)
Jeannine, 5 fr.; Quével, 2 fr.; R. Baril, 3 fr.; Mme Bidel, 1 fr.; A. Dussaud, 2 fr.; Bouchu, 2 fr.; X. Y. Z., 1 fr.; Onorio, 3 fr.; Dupré Montreau, Montel, Limoges, 3 fr. 75; Petit, 3 fr.; Jemia, 1 fr.; Kamille, 1 fr.; Salvat, 2 fr.; En attendant la classe, 2 fr.; Bauchet, 2 fr.; A. Martheuse, 1 fr.; Thérèse Noël, 1 fr.; Eric à bras, 1 fr.; Gauthier, 1 fr.; Guillemingault, 1 fr.; Manière, 1 fr.; Un Youpin, 0 fr. 50; Roblot, 1 fr.; Taysse, 2 fr.; Onetli, 2 fr.; Un polou, 0 fr. 50; Polo, 0 fr. 25; Folliet, 0 fr. 50; N° 1, 1 fr.; Y. B. du E, 1 fr.; Bon Desroches, 1 fr.; Renaudin, 1 fr.; P. que les Moutons lisent le Libertaire, 2 fr.; L. Vidal, 1 fr.; Joli-cœur, 1 fr. 35; Anarchiste belge, 1 fr.; Lambert, 1 fr. 50; Leoby, 0 fr. 50; XXX, 4 fr. 35; Gail, 2 fr.; Gilot, 2 fr.; Soldat anarchiste, 2 fr. 1 fr.; Sève Michel, Tarbes, 2 fr. 35; Collecte faite à Tours au Congrès des instituteurs, 6 fr.; Collecte faite à Tours à la fête des chemins, 7 fr.; J. Van Anpoes, 1 fr.; Allagnier, 2 fr.; Lepail, 0 fr. 50; Hoche Meurant, 1 fr.; Y. Barnier, 1 fr.; Lambiet, 2 fr.; Pierre Odson, 1 fr.; Provost, 2 fr.; Pérolin, 1 fr.; Liste de souscription versée par Mourgues à Nîmes, 12 fr. 50; Joret, 5 fr.; Mourès, 1 fr.; Liste de souscription versée par L. Teillard, à Orlan, 23 fr.; Part de souscription faite à l'imprimerie Dangon pour le Libertaire et l'Internationale, 27 fr.; Liste de souscription versée par Xifort, 35 fr. 50; Pour débarrasser les pontons de la C. G. T. : Blondau, Diétrich, Favre, 3 fr. 50; Guillon, 1 fr.; J. Péro, 5 fr.; X., 5 fr.; B. Robert, 1 fr.; L. Coulou, 2 fr.; Terrier, 2 fr.; Groupe libertaire du Havre, 10 fr.; Malencheres, Lagarde, Marchand, 3 fr.; Lefranc, 1 fr.; Gaby G., 0 fr. 50; J. Payre, 1 fr.; Léandre, 2 fr.; J. Alomère, 1 fr.; Demessine, 0 fr. 50; Nicolle, 2 fr.; Deverlet, 0 fr. 30; Le Pot à Colle, 2 fr.; Jean Pierre, 1 fr.; Jahane, 10 fr.; Courtin, 5 fr.; Montant de 2 collectes faites à la balade, 35 fr. 65; Pour monter en bateau, 5 fr. 80; Madeline, 0 fr. 60; Le Nid fraternel des tendres, 5 fr. — Total de la 3^e liste : 323 fr., plus le total des listes précédentes : 9.595 fr. 65 = 9.918 fr. 65. Les souscriptions aidant puissamment à la vitalité d'un organe de propagande, camarades, envoyez-nous votre obole, faites des souscriptions pour le Libertaire.

SUISSE

L'évolution à gauche de la classe ouvrière suisse a été très rapide dans le courant de ces dernières années et elle s'accroît de jour en jour, notamment dans les grandes villes comme Bâle et Zurich, où il n'est pas exagéré de dire que la Révolution sociale serait déjà un fait accompli si le gouvernement, à l'aide des soldats recrutés dans les cantons arriérés, à population purement rurale, n'étouffait pas impitoyablement sous l'occupation militaire et même dans le sang toute révolte du prolétariat des villes. D'autre part, il favorise et soutient ouvertement la création de « gardes civiques », espèce de garde blanche qui il pourvoit d'armes et de munitions et qui, grâce à l'impunité dont elles jouissent en cas de conflit, n'hésitent devant aucune violence.

La conséquence fatigante de cet état de choses est une irritation croissante du prolétariat qui se montre non seulement dans le ton violent des organes, mais aussi par le déclenchement de mouvements de grève générale spontanée, de grève de solidarité qui témoignent d'une éducation politique et sociale vraiment surprenante de ces masses, réputées encore avant la guerre d'être entachées de nationalisme et de se mouvoir dans les ornières du réformisme parlementaire.

Quiconque rentre en Suisse après quelques années d'absence est frappé de cette évolution et notre ami Louis Berlioz, en sortant récemment de prison après plus d'un an d'incarcération préventive, constata non sans surprise ce changement profond qui se révèle dans la conversation avec le plus humble travailleur.

Le Procès des Bombes à Zurich, dont nous avons entretenu les lecteurs du Libertaire il y a quelques semaines, a été un échec sensible pour la clique réactionnaire qui gouverne en Suisse. Ce procès, non seulement s'est terminé avec l'acquiescement de presque tous les accusés, mais notre ami Berlioz, à son retour à Genève a été l'objet d'une formidable ovation d'une foule estimée à quinze mille personnes qui l'attendaient à la gare. Peu de temps après, lors d'une tournée de conférences qu'il alla faire dans le Tessin (canton suisse de langue italienne), il fut reçu au son de la musique de Bellinzone et avec le même enthousiasme qu'à Genève.

Le mouvement socialiste suisse possède de nombreux et vivants organes de lutte et de propagande. Les quotidiens les plus importants et d'une tendance nettement révolutionnaire, sont le Volksrecht de Zurich et le Vorwärters de Bâle. A Zurich paraît aussi, mais d'une façon irrégulière, l'organe des communistes Der Kommunist, un autre organe de même tendance Die Forderung (La Revendication) fut supprimé par les autorités. La jeunesse, qui fournit au mouvement les éléments les plus actifs et les plus enthousiastes, publie à Genève un organe en langue française La Nouvelle Internationale et à Bâle, en allemand, la Neue Jugend (Jeunesse nouvelle). On vient de lancer à Zurich un journal illustré et satirique, genre Les Hommes du jour, intitulé Der Rebell (le Révolté). Les organisations ouvrières possèdent des organes corporatifs qui ne négligent pas l'éducation de leurs adhérents. Ainsi l'organe des métallurgistes se déclare favorable à l'entrée dans la troisième Internationale.

Cette question passionne fort les milieux ouvriers et la plupart des sections qui ont pris position jusqu'à présent se sont déclarées en faveur de la troisième. Cette décision nous intéresse surtout parce qu'elle signifie la rupture avec la lutte parlementaire et réformiste qui était l'appanage de la seconde Internationale et qu'elle montre que le prolétariat suisse se tourne de plus en plus vers la lutte révolutionnaire, l'action directe et la grève générale.

Dans l'avant-garde de ce mouvement, nous trouvons partout la jeunesse, dont l'organisation, les ungerbischen, s'est ouvertement déclarée contre le parlementarisme. Aussi est-elle durement persécutée non seulement par le gouvernement et la presse bourgeoise, mais aussi par tous ceux qui ne voient dans le socialisme qu'un moyen d'atteindre l'assiette au beurre.

L'armée paraît de moins en moins sûre et seuls les corps de certaines régions arriérées sont encore une garantie suffisante aux yeux de la bourgeoisie. Dans les autres corps, il y a eu des essais de fraternisation et de constitution de conseils de soldats, aussitôt réprimés par le gouvernement. A Zurich, il y a toujours des contingents de troupes assez importants en prévision de troubles graves et d'émeutes dans lesquels la police municipale et cantonale se montre impuissante.

Le mouvement anarchiste est assez bien développé en Suisse quoique ne possédant qu'un organe, le Réveil (de Genève), paraissant bi-mensuellement en français et en italien, dirigé par notre camarade Bertoni. Presque chaque ville a son groupe libertaire et nous en trouvons même dans plusieurs localités de moindre importance. L'élément italien, assez nombreux en Suisse, y domine.

DOLCINO.

GRECE

Le mouvement ouvrier, en Grèce, prend un caractère de plus en plus révolutionnaire, et depuis l'armistice, plusieurs grèves partielles, de différentes corporations, ont été déclarées, grèves qui n'ont pas donné grands résultats, le prolétariat fait encore confiance aux promesses gouvernementales.

Mais l'indifférence du gouvernement, après les grèves, le silence qu'il oppose aux avis et messages de la Confédération du Travail augmentent le mécontentement.

Le 16 juillet, une délégation ouvrière donna, pour la dernière fois, un avis au gouvernement, lui exposant la situation et lui demandant une solution pour les revendications des travailleurs. Le gouvernement, comme réponse, arrêta les cinq membres composant la délégation. La classe ouvrière répliqua en décrétant la grève générale.

Le lundi 21 juillet, sans aucun avertissement, la grève générale était déclarée; non seulement les journaux n'ont pas paru, mais le Syndicat, Proodos, des ouvriers Cafés-Hôtels, Restaurants, des Fédérations de l'Electricité, des Cheminots, des Tramways, des P.T.T. et d'autres Fédérations de seconde importance, ont participé au mouvement. Vers le soir, un seul train a monté à Athènes, conduit par le directeur de la Compagnie, et un seul tramway a circulé de Phalère-Athènes, conduit par les officiers. La lumière n'a pas manqué, parce que les ouvriers ont été empêchés de sortir de l'usine et forcés de travailler sous la menace des baïonnettes.

Toute la journée du lundi, de nombreuses arrestations ont été opérées par la police secrète, parmi les groupes ouvriers. Egalement le gouverneur militaire fit arrêter tous les membres des Conseils des Fédérations en grève, et la nouvelle commission confédérale, ainsi que plusieurs adhérents de la Jeunesse socialiste.

Après une longue séance du Conseil des ministres, le ministre des Transports a appelé le député socialiste Sideris pour lui demander d'intervenir; mais celui-ci répondit qu'il n'avait aucun ordre du Parti socialiste pour intervenir, et que le devoir du gouvernement était de laisser libres toutes les commissions arrêtées pour discuter avec elles de la fin de la grève.

Mardi matin, toutes les personnes arrêtées ont été libérées, sauf la commission confédérale. Le ministre appela alors la nouvelle commission pour discuter.

Après une longue réunion de cette commission dans le ministère des Transports, la fin de la grève fut décidée.

Le gouvernement, par ses manœuvres et ses promesses, a mis fin à la grève générale. Seuls les typos et linotypistes n'ont pas repris le travail.

A noter que le Parti socialiste n'a pas pris part au mouvement et son organe hebdomadaire dit que si la grève n'a pas complètement réussi, la faute en est aux ouvriers militants des Syndicats qui ont passé outre aux ordres de leurs conseils responsables.

G. O. G.

Communications

DUNKERQUE

Contre la vie chère

Samedi dernier, nous avons fait du bon boulot. Le camarade Demol et moi avons prêté notre concours aux secrétaires d'organisations syndicales pour faire baisser le coût de la vie.

Après une réunion de comité à laquelle nous avions été invités, toutes les mesures furent prises pour assurer une action efficace sur le grand marché qui se tient toutes les semaines place Jean-Bart. Et samedi matin, nous nous y présentâmes, en deux groupes, un à chaque extrémité du marché, pour empêcher les marchands de s'enfuir avec la marchandise. Les camarades secrétaires du port, de la Bourse, des inscrits, des cheminots, se présentèrent devant les marchands ahuris et leur demandant le prix de leurs denrées. A l'annonce de ceux-ci, qui étaient exorbitants, qu'en juge :

Poulet (la pièce) 13 » à 20 »
Beurre frais (la livre) 8 » à 9 »
Oufs frais (les 13) 7 » à 7 50
Oufs conservés (les 13) 7 »
Pommes de terre (le kilog.) 0 50 à 0 80

Nous protestâmes vigoureusement et réussîmes à imposer aux vendeurs espaces et sans scrupules une diminution de près de 50 p. 100. Vous parlez de les ménagers publi- cation et les marchands en faisaient un nez. Aussi promirent-ils de ne pas revenir au prochain marché. Nous verrons. Aussi allons-nous prendre des mesures en conséquences.

Vous relater tous les incidents qui accompagnèrent notre visite au marché serait trop long, mais soyez persuadé que tout fut accompli avec perfection et très correctement, ce dont la presse locale ne manque pas de nous féliciter, félicitations dont, à vrai dire, nous nous serions bien passés.

A quand le grand chambardement ?...

DRYBURGH Constantine

L'HUMANITE MARCHE EN AVANT

Populo, mon ami, c'est le moment où jamais de chanter ce titre; il est de circonstance.

En effet, depuis quelque temps, on te le bourne ton pauvre crâne, et va comme je te pousse. Tu essayes tous les courants et tu écoutes ceux qui gueulent le plus fort. Demandez l'Humanité, demandez le Matin, la Croix, c'est suffisant et tu donnes tes deux ronds et tu continues de t'abrutir pour pas rien.

Tout cela, c'est signe des temps, les élections approchent; alors, comprends-tu, on commence ton éducation quelques mois à l'avance. Tu n'as pas bonne mémoire, mon pauvre Populo : Souviens-toi que pendant cinq ans la propagande socialiste ne t'a pas touché. A présent, on n'a besoin que de ton éducation électorale; elle n'est pas difficile à faire, hélas !

L'Humanité, fondateur Jean Jaurès, et on pourrait ajouter : anciennement et à nouveau bientôt Renaudel et Cie.

Rappelle-toi, si tu peux, l'attitude pendant la boucherie de ceux qui veulent remplacer les maîtres actuels : nationalisme, jusqu'au-boutisme, collaboration au gouvernement, à la boucherie, à l'union sacrée, voilà, résumée en quelques mots, toute leur action que tu es déjà tenté d'oublier aujourd'hui.

Allons, j'espère que je me suis fait comprendre, garde les deux ronds et tu garderas ta lucidité, tu viendras à nous, tu laisseras aux arrivistes la garde des urnes, la politique aux imbéciles et aux politiciens, et tu nous suivras vers l'action économique, vers l'action révolutionnaire. Ta seule qui soit digne d'abnégation et de sacrifice.

A. Herciel.

MARSEILLE

Au cours d'une représentation de la revue montmartroise « Ca Tangotte », au théâtre du Gymnase, un incident symptomatique s'est produit parmi les spectateurs, incident qui a déterminé l'arrêt momentané du spectacle.

Il fut causé par une scène ridiculisant les théories révolutionnaires et la révolution russe. Des protestations véhémentes s'élevèrent de tous les points de la salle pour faire cesser la propagande impérialiste à peine déguisée que constituait la thèse de cette scène. Le plateau fut rapidement envahi par les manifestants et une Internationale triomphale s'éleva.

bientôt en donnant aux spectateurs la conscience exacte de la force populaire qui trouvait en cette circonstance l'occasion de manifester sa puissance.

J. FERRAND, secrétaire J. S.

PUTEAUX

F. A. groupe de Puteaux, réunion samedi 23 août, 20 h. 30, rue de Verdun, local habituel. Urgence absolue pour les adhérents au groupement.

TRAVAILLEURS SUR METAUX DE LA SEINE (Ancien Syndicat)

La commission de dissolution porte à la connaissance des camarades que, conformément à la décision de l'assemblée générale du 11 mai 1919, la somme de 125 francs a été envoyée à l'« Avenir Social d'Epône » et 124 francs à l'« Entr'Aide ».

P. O., le Secrétaire : M. Boissard.

COMITE D'ENTENTE DES JEUNESSES SYNDICALISTES DE LA SEINE

33, rue Grange-aux-Belles

Secrétaire : Fernand Jack.

Pour la Province : secrétaire adjoint : Deslaurie.

J. S. des 3^e et 10^e. — Réunion jeudi 28 août, à 20 h. 30, rue Grange-aux-Belles, 33.

J. S. des 3^e et 6^e. — Réunion vendredi 23 août, à 20 h. 30, salle Salsac, 6, rue Lanneau.

J. S. des 11^e et 12^e. — Réunion mercredi 27 août, à 20 h. 30, rue Saint-Bernard, 22.

J. S. du 15^e. — Réunion vendredi 22 août, à 20 h. 30, rue Cambronne, 18.

J. S. du 17^e. — Réunion vendredi 22 août, à 20 h. 30, rue de Savoie, 6.

J. S. Boulogne-Billancourt. — Réunion jeudi 28 août, à 20 h. 30, bd de Strasbourg, 125.

J. S. de Saint-Denis. — Réunion jeudi 28 août, à la Bourse du Travail.

LYON

Le camarade Vigano prévient les camarades que le numéro juillet-août de la Feuille, qui avait été retardé, à cause de l'installation de la machine, paraîtra le 15 août.

Groupe Ouvrier Idiste
Tous les mardis à 20 heures, réunion du groupe et cours d'Ido, par Guillou, au bureau de la Feuille, 41, rue Rabelais.

Groupe ouvrier idiste antilookolique
Le groupe, qui est un groupe national et non local, doit englober tous les idistes antilookoliques, désireux d'intensifier ses deux propagandes. Les camarades sont priés de se hâter à envoyer leur adhésion.

SAINT-ETIENNE

Groupe d'Education sociale
Les camarades de Saint-Etienne ont formé un groupement qui grandit et se développe. Il y a dans notre ville 150 lecteurs du Libertaire environ et notre groupe ne compte guère jusqu'à présent qu'une trentaine de membres. Que font les copains sympathiques à la propagande anarchiste.

Nous voudrions très très nombreux pour la campagne antiparlementaire et pour la diffusion de nos journaux. Le travail ne manque pas.

Nous nous retrouvons tous les jeudis à 20 h. au café Fourneyron, 2, cours Victor-Hugo, près la Bourse du Travail. — Quelques copains du Groupe.

NICE

Le camarade Gauvin, 8, place de Gare-de-Biquier, se met à la disposition des camarades lecteurs du Libertaire pour tous renseignements concernant formation d'un groupe ici à Nice. A la même adresse, l'on met à disposition livres, études, journaux, tracts, etc.

ROUEN

Un groupe d'amis du Libertaire et de Germinial vient de se constituer à Rouen. Son but est de donner à ces deux journaux la plus large diffusion possible. Le noyau d'amis actuellement groupés fait appel aux compagnons qui voudraient participer à leur œuvre.

Pour les adhésions, s'adresser à Lemerle, 51, rue Jean-Baptiste-Gilbert, à Sotteville.

Entre nous

J. Blanchon, Place du Marché, Montcaut-Mines (S.-et-L.) demande si un camarade pourrait lui fournir des tuyaux sur un emploi de papeterier-relieur, soit à Paris, soit dans le Centre, de préférence dans l'imprimerie Coopérative.

J.-M. Renaud, rue Barbès, Montcaut-Mines (S.-et-L.) demande si camarades ne pourraient pas lui donner nouvelles de la copine Catherine Massard qui était restée en pays occupé.

Martie Labarthe, 7, rue de la Tour-de-Terre, Caen, demande nouvelles d'Emile Poulin et de sa compagne.

Camarade cherchant petite maison 3 ou 4 pièces, banlieue de Paris, serait bien obligé si camarades pouvaient lui en enseigner une. Ecrire au Libertaire à Jean Pierre.

Le gérant, JOURNÉ.

Imprimerie spéciale du « Libertaire » 69, bd de Belleville.

Les Occasions de "La Librairie Sociale"

(Tous ces volumes sont à l'état de neuf non coupés)

PATAUD et POUGET

Comment nous ferons la Révolution

Préface de P. Kropotkine

PRIX : 1 fr. 50

Franco-recommandé : 2 fr.

EN VENTE : à « LA LIBRAIRIE SOCIALE » 69, Boulevard de Belleville, Paris

J.-B. CLÉMENT

CHANSONS

Volume à 4 fr. 50

PRIX : 2 fr.

Franco : 2 fr. 50

EN VENTE : à « LA LIBRAIRIE SOCIALE » 69, Boulevard de Belleville, Paris

J. GRAVE

TERRE LIBRE (Les Pionniers)

Au lieu de 4 fr. 50

PRIX : 2 fr.

Franco-recomm. : 2 fr. 50

EN VENTE : à « LA LIBRAIRIE SOCIALE » 69, Boulevard de Belleville, Paris

P. VIGNÉ D'OCTON

LES CRIMES COLONIAUX DE LA 3^e RÉPUBLIQUE

La Sueur du Burnous

Volume à 4 fr. 50

PRIX : 3 fr.

Franco-recomm. : 3 fr. 50

EN VENTE : à « LA LIBRAIRIE SOCIALE » 69, Boulevard de Belleville, Paris

EDITION DE LUXE

GUERRE - MILITARISME

avec 10 dessins

HEIDRINCK, HÉNAULT, HERMANN-PAUL, JEHANNET, LEFFRE, LUCE, LIGNAC, STEINEN, VALLOTON, WUILLAUME; gravés par BERGER, contenant des articles ou citations de plusieurs centaines d'écrivains français ou étrangers.

PRIX : 4 fr. 50 — Franco : 5 fr.

EDITION DE LUXE

PATRIOTISME - COLONISATION

Préface d'Elisée Reclus

Avec 10 Dessins de : AGAR, AUGRAND, COUTURIER, CROSS, HERMANN-PAUL, JOURDAIN, LEBASQUE, LUCE, ROUBILLE, WUILLAUME; gravés par BERGER.

PRIX : 4 fr. 50 — Franco : 5 fr.

Ces deux volumes, édités avant la guerre par les Temps Nouveaux, sont plus que jamais d'actualité, et chacun de ces volumes représente une réelle valeur littéraire de 12 francs. Tout camarade soucieux de se monter une bibliothèque documentaire, doit posséder ces deux ouvrages. Comme ils ne sont pas probablement redités, nous sommes heureux de les offrir à nos amis et lecteurs à un prix aussi minime. Tous les mandats concernant la Librairie Sociale doivent être adressés au nom du camarade Bidault, 69, boulevard de Belleville, Paris.

C. A. LAISANT

La Barbarie Moderne

PRIX : 2 fr.

Franco-recomm. : 2 fr. 50

EN VENTE : à « LA LIBRAIRIE SOCIALE » 69, Boulevard de Belleville, Paris

2^e SÉRIE

Le Coin des Enfants

RECUEIL DE